

Bedi Karthlisa

« Le Destin de la Georgie »

Revue de Karthwéologie



No. 23 (N. S.)

Paris

Janvier 1957

Bedi Karthlisa

« Le Destin de la Georgie »

REVUE DE KARTHVELOLOGIE

N° 23 (N. S.)

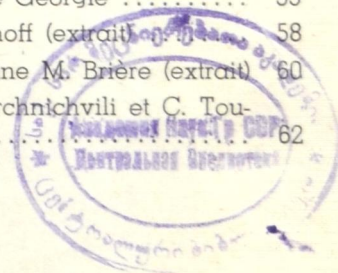
Janvier, 1957

Directeur : K. SALIA, 8, rue Berlioz - Paris (16°)

Tél. : PASSy 75-35

SOMMAIRE

K. Salia — Revue de Karthvélogie	3
Prof. G. Garitte — Les Manuscrits Géorgiens du Sinaï	7
Prof. Dr G. Deeters — Die Stellung der Kharthwelsprachen unter den Kaukasischer Sprachen	12
R. H. Stevenson — The Background to Amiran-Darejaniani	17
Prof. D. M. Lang — Les études récentes sur le Nouveau Testament géorgien	20
Prof. M. Mouskhély — A propos d'un traité célèbre dans l'histoire de la Géorgie	22
Marc Bère — Le R.P. Paul Peeters et les études géorgiennes	27
Grigol Robakidse — De Mythologie géorgienne : Prométhée, Dali ..	38
Prof. Dr M. Tseretheli — Eine kleine Bemerkung zur Frage der Vor- fahren der Georgier	42
Dr J. Assfalg — Die kirchliche georgische Literatur	44
P. M. Tarchnichvili. — Quelques notices bibliographiques	52
N. Salia — Le martyr de la Reine Kethevan de Géorgie	55
La Noblesse géorgienne, par le Prof. C. Toumanoff (extrait) ..	58
Une Broderie géorgienne à Detroit, par le Chanoine M. Brière (extrait) ..	60
Publications de G. Garitte, D. M. Lang, P. M. Tarchnichvili et C. Tou- manoff	62



REVUE DE KARTHVELOLOGIE

Il y a huit ans nous avons fondé à Paris le recueil historique scientifique et littéraire « Bedi Karthlisa ».

Notre but était de créer un foyer culturel géorgien, d'établir le contact entre nos intellectuels se trouvant en exil et de leur donner la possibilité de mettre leurs connaissances au service de la science.

Nous pouvons dire aujourd'hui que, malgré des difficultés de toutes sortes, nous n'avons pas manqué à notre devoir. « Bedi Karthlisa » continue à paraître et les études de nos savants et écrivains sur tous les aspects de la culture géorgienne y ont été publiées.

Mais le recueil en langue géorgienne ne pouvait être accessible qu'à un nombre très restreint de spécialistes connaissant notre langue. Cependant, la nécessité de mieux faire connaître au monde les valeurs culturelles de notre pays et le désir de contribuer à l'avancement des études géorgiennes à l'étranger se plaçaient toujours au premier plan de nos préoccupations.

On sait que la Géorgie n'a pas eu la faveur d'être présentée au monde d'une façon digne de son passé. On avait et on a encore souvent sur elle des idées préconçues, des notions vagues et fragmentaires. « Que sait-on dans le reste du monde de ce pays ? « La plus belle race humaine qui soit au monde », lit-on, par hasard, dans le Larousse ! Pour d'autres, pas beaucoup mieux renseignés, la Géorgie évoque un pays de femmes, de vin et de chansons ! Heureux encore qu'on ne la confonde pas avec l'état nord-américain de Georgia ! L'image du monde que les Géorgiens, comme peuple, — à part les Hébreux, le plus mystérieux des peuples encore vivants de la terre — ont conçue depuis des milliers d'années, est jusqu'à ce jour complètement inconnue du reste du monde », écrit notre collaborateur **Grigol Robakidse** dans son ouvrage inédit : « Georgien in seinem Weltbild ».

L'étude de la langue et de la littérature géorgiennes était trop longtemps négligée en Europe et ailleurs. C'est seulement au XIX^e siècle qu'on commença à s'intéresser à la civilisation géorgienne. Les orientalistes et les archéologues se sont rendus enfin compte que la connaissance de cette civilisation pourrait offrir une source de documentation inépuisable pour résoudre les problèmes du monde antique et pour faciliter les investigations scientifiques sur la philologie, l'histoire, l'archéologie et d'autres branches du savoir humain.

Notre but n'est pas d'écrire dans cet article l'histoire des études géorgiennes à l'étranger. Néanmoins, en fondant une revue de Karthvélologie en langues étrangères, nous nous devons de rendre hommage à tous ceux qui, avec ferveur et dévouement, ont servi la science de la Karthvélologie et à ceux qui continuent aujourd'hui à la servir avec la même ardeur que leurs prédécesseurs.

C'est l'orientaliste français **Marie-Félicité Brosset** qui a jeté le premier les bases de la science de la Karthvélologie par ses ouvrages : « L'art libéral ou grammaire géorgienne », paru à Paris en 1834, et « Eléments de la grammaire géorgienne », publié en 1837. En fondant une chaire du géorgien à l'Université de Saint-Pétersbourg, il créa une branche indépendante de la science philologique.

Un autre Français, le Professeur **Maurice Brière**, auteur avec **N. Marr** d'un ouvrage monumental intitulé : « La langue géorgienne », se consacre à la science de la Karthvélologie depuis une trentaine d'années. Par ses travaux il a rendu accessible les œuvres de la littérature chrétienne géorgienne encore à l'état de manuscrits à Tbilissi, au Mont Athos et au Mont Sinaï. Il a enseigné la langue et la littérature géorgiennes anciennes d'abord à l'école des Langues Orientales Vivantes, ensuite à l'Institut Catholique de Paris ; il a collaboré avec le regretté Professeur **Robert P. Blake**, de l'Université de Harvard, pour l'édition des Evangiles d'Adich et a fait paraître l'Evangile de saint Luc en 1955.

Célèbre Bollandiste, le **P. Paul Peeters** occupe une place d'honneur parmi les Karthvélologues européens. Un article spécial est dédié ici à sa mémoire par **Dr. Marc Ibère**.

Nous évoquerons également dans nos prochains numéros le souvenir de : **Sir John Oliver Wardrop**, **Marjori Wardrop**, **Robert Bleichsteiner** et **Robert Blake**, qui ont rendu d'énormes services à l'histoire de la civilisation géorgienne.

Le Professeur **Joseph Karst**, de l'Université de Strasbourg, est un Ibériologue bien connu par ses travaux sur la littérature géorgienne chrétienne, sur le code de Vakhtang VI avec un commentaire historique, sur le code médiéval de la Géorgie, etc... Il a publié récemment un « Essai sur l'origine des Basques, Ibères et peuples apparentés ».

Le Professeur **Gerhard Deeters**, de l'Université de Bonn, qui honore de son nom la revue « Bedi Karthlisa », est célèbre dans le monde linguistique international par ses nombreux travaux sur les langues caucasiennes. Son ouvrage : « Das Karthwelische Verbum » présente une étude fondamentale de la langue géorgienne.

On ne saurait trop souligner l'importance de l'initiative de l'Université de Louvain, où a été créé un véritable centre culturel géorgien par trois professeurs connaissant parfaitement notre langue : **L. Draquet**, **G. Garitte** et **G. Muyldermans**. Ce centre publie et diffuse dans le monde entier les textes anciens géorgiens, en français, latin et géorgien.

« Corpus Scipitorum Christianorum Orientalium » (Recueil des textes des anciens écrivains du Proche Orient) a ouvert une section géorgienne dont la direction a été confiée au Père **Michel Tarchnichvili**. On remarquera que les milieux ecclésiastiques prêtent une grande attention à l'étude

des lettres géorgiennes riches en trésors patristiques et liturgiques.

Le Professeur **Gérard Garitte**, animateur fervent de l'œuvre géorgienne de l'Université de Louvain, a bien voulu écrire un article pour notre revue sur les manuscrits géorgiens du Sinaï, où il a passé plusieurs mois, afin d'établir le catalogue de ces manuscrits, qui vient de paraître.

Nous publions ici la liste des importantes études de l'illustre savant belge sur les lettres géorgiennes.

Le Karthvélologue anglais **David Marshal Lang**, professeur à l'Université de Londres, a acquis une célébrité dans les milieux orientalistes européens et universitaires de Tbilissi par ses recherches actives sur l'histoire et la littérature géorgienne.

L'énumération des travaux de **M. Lang**, publiés ci-dessous, montre l'ampleur de sa contribution à l'étude de la civilisation de notre pays. Il prépare en ce moment un grand ouvrage sur les dernières années de la Monarchie Géorgienne (1658-1832), qui paraîtra à New York sous les auspices de Columbia University Press.

Un autre jeune philologue anglais, également notre collaborateur, **Robert H. Stevenson**, de Cambridge, suit avec constance l'étude de notre littérature. Il a traduit en anglais « Amiran Daredjaniani », un roman géorgien du XII^e siècle, et travaille actuellement sur le texte du poème de Chota Roushavéli : « L'homme à la peau de léopard ».

L'historien **Cyrille Toumanoff**, professeur à Georgetown University, à Washington, a écrit plusieurs études intéressantes sur l'histoire et la littérature géorgiennes, qui ont été publiées en majeure partie dans « *Traditio* » : *Studies in ancient and medieval History, thought and Religion* (Fordham University Press, New York) et dans « *Le Muséon* », revue d'études orientales de Louvain (cf. la liste de ses publications).

L'auteur de l'article sur la littérature géorgienne que nous publions également, le Dr **Julius Assfalg**, a fait paraître des études sur les anciens textes géorgiens dans les revues scientifiques européennes. Il a pris une part importante à la préparation de l'ouvrage monumental de **P. M. Tarnichvili**, édité par le Vatican en 1955 : « *Die Geschichte der Georgischen Kirchlichen Literatur* ».

P. Michel Tarnichvili, l'un des principaux collaborateurs de notre recueil dès le début, dirige, comme nous l'avons dit, la section géorgienne du « *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* ». Il jouit d'une renommée incontestable dans les milieux scientifiques en Géorgie et à l'étranger pour ses études et recherches publiées dans : « *Le Muséon* », « *Oriens Christianus* », « *Byzantinische Zeitschrift* », « *Ephemerides liturgicae* » et pour ses ouvrages édités par l'Université de Louvain (cf. la liste de ses œuvres).

Michel Mouskhely, professeur à la Faculté de Droit et des Sciences Politiques de Strasbourg, Secrétaire Général de l'Association des Universitaires d'Europe, a inauguré par ses remarquables articles il y a quelques années la partie en langue étrangère de notre recueil et encouragé tout particulièrement notre initiative pour la fondation de cette revue. Il traitera du Droit géorgien dans ses prochains articles.

Nous n'avons cité ici que les savants étrangers auxquels nous nous sommes adressé et qui ont bien voulu nous accorder leur précieuse collaboration. Nous leur exprimons notre profonde reconnaissance.

La rédaction n'est pas encore entrée en relations avec d'autres érudits s'intéressant à l'étude géorgienne, tels : le Prof. **Hans Vogt**, de l'Université d'Oslo ; le Prof. **Georges Dumézyl**, de l'Université de Paris ; le Prof. **René Lafon**, de l'Université de Bordeaux, tous éminents Kaukasologues, ainsi que **A. Van Lanshooth**, Vice-Préfet de la Bibliothèque du Vatican ; **Franz Zorell**, l'auteur de la « Grammatik zur altgeorgischen Bibelübersetzung », **Joseph Molitor**, qui donne dans « Oriens Christianus » une nouvelle traduction des Évangiles d'Adich, et **W.E.D. Allen**, auteur de « A History of the Georgian People » qui, avec **A. Gugushvili**, éditait à Londres en 1935-1936 « Georgica », une importante revue consacrée aux études géorgiennes et caucasiennes. Nous espérons qu'eux aussi, après avoir pris connaissance de notre initiative, l'approuveront et nous soutiendront.

La revue de Karthvélologie « Bedi Karthlisa » paraîtra périodiquement. L'édition en géorgien continuera comme par le passé.

La rédaction essaiera d'établir un contact plus étroit entre les Karthvélologues étrangers et géorgiens. Elle s'efforcera de réunir des notes bibliographiques sur toutes les études consacrées à la civilisation géorgienne et publiées dans différentes revues scientifiques ou éditées à part. Cela facilitera les échanges d'idées et l'information sur les progrès des recherches poursuivies.

Nous sommes parfaitement conscients des difficultés de notre tâche, mais nous savons que notre œuvre trouvera accueil favorable et appui auprès de tous ceux auxquels le destin de la Géorgie, tant éprouvée, n'est pas indifférent.

K. SALIA.

LES MANUSCRITS GEORGIENS DU SINAI

L'antique et illustre monastère Sainte-Catherine au Mont Sinaï, qui dresse au pied du Djebel Mousa — la Montagne de Moïse — ses formidables murailles multiséculaires, possède une bibliothèque qui est une des plus riches, et en même temps une des plus inaccessibles, parmi les collections de manuscrits grecs et orientaux chrétiens. Combien de byzantinistes et d'orientalistes ont soupiré avec envie après les trésors enfouis au fond du désert sinaïtique. Du temps que l'on voyageait à dos de chameau, il fallait bien huit jours, au départ de Suez, pour atteindre le monastère ; aujourd'hui, en automobile, il faut encore deux journées pour couvrir sans trop de peine les quelque 400 kilomètres qui séparent Sainte-Catherine du Caire. Aux difficultés du voyage s'ajoutent celles du séjour — logement et subsistance ; enfin, le règlement de la bibliothèque interdit de photographier les manuscrits. On comprend que dans ces conditions il est pratiquement impossible au chercheur moyen laissé à ses propres forces d'utiliser les manuscrits sinaïtiques.

Aussi les nombreux savants intéressés ont-ils appris avec joie que la « Library of Congress » de Washington a envoyé au Sinaï en 1950 une mission munie des moyens matériels et du personnel nécessaires pour un long séjour et pour la photographie massive des manuscrits. A cette mission, organisée pour la Bibliothèque du Congrès par l'« American Foundation for the Study of Man » et par l'Université Farouk I d'Alexandrie, je fus invité, seul membre européen de l'expédition, à prendre part pour étudier divers fonds orientaux et en diriger la photographie. J'ai eu ainsi l'avantage de séjourner au Sinaï du 26 février au 11 mai 1950.

Au cours de ce séjour, je me suis attaché notamment à décrire dans le détail tous les manuscrits géorgiens, et je les ai fait microfilmer tous en entier.

Le monastère Sainte-Catherine possède, en effet, une précieuse collection de manuscrits géorgiens, relique de la bibliothèque que se constitua au Sinaï l'importante colonie monastique géorgienne qui y vécut, principalement au X^e siècle, semble-t-il. Alors que les fonds grec, syriaque ou arabe de Sainte-Catherine ont été inventoriés (de façon bien sommaire et bien défectueuse, sans doute) par des chercheurs allemands ou anglais dès la fin du siècle dernier, et qu'ils ont, depuis, été explorés par plus d'un savant venu de nos pays, le fonds géorgien, lui, est resté jusqu'ici, peut-on dire, pratiquement ignoré des savants occidentaux. Ce n'est là, sans

doute, qu'un aspect de ce que le regretté P. Peeters appelait, en son vigoureux langage, « l'oubli scandaleux où l'érudition occidentale a longtemps laissé la littérature géorgienne ».

Les premiers explorateurs, qui, à partir du XIX^e siècle, ont fouillé dans les dépôts de manuscrits du Sinaï (tels Porphyre Uspenski et Constantin Tischendorf) ne se sont pas intéressés spécialement aux manuscrits géorgiens — sauf pour en « transférer » en Europe l'un ou l'autre échantillon ; ils en ignoraient la langue, et la philologie géorgienne était alors, bien plus encore qu'aujourd'hui, en dehors de l'horizon des érudits, même orientalistes. Si l'on excepte la visite que fit en 1927 au Sinaï feu Robert P. Blake, l'étude des manuscrits géorgiens du Sinaï est restée jusqu'ici le monopole de savants russes ou ibères.

En 1888, le professeur Alexandre Tsagaréli (1844-1929), qui avait séjourné au Sinaï en 1883, publia en russe, comme appendice à une relation de son voyage, un inventaire des manuscrits géorgiens de Sainte-Catherine. Ce modeste catalogue, extrêmement sommaire et défectueux — il a été visiblement rédigé en grande hâte — est resté pendant plus d'un demi-siècle la seule source où l'on pût puiser quelque renseignement sur les manuscrits géorgiens sinaïtiques.

En 1902, le fameux philologue et linguiste Nicolas Marr (celui-là même dont le nom a été porté jusqu'aux oreilles du public occidental par l'excommunication que fulmina contre lui son compatriote Staline), Marr se rendit au Sinaï pour y étudier notamment les manuscrits géorgiens, en collaboration avec son élève, feu le prince I. Djavakhchvili. Le maître et le disciple se partagèrent la tâche de décrire les manuscrits du fonds géorgiens ; la description de Marr ne fut publiée qu'après sa mort († 1934), en 1940 ; celle de Djavakhchvili est restée inédite jusqu'en 1947.

Ces deux catalogues, dont les exemplaires sont rarissimes dans nos bibliothèques, sont malheureusement inutilisables pour ceux qui ne lisent pas le géorgien ; sans compter qu'ils sont écrits en russe, ils reproduisent brutalement les textes géorgiens, sans même en résoudre les abréviations, sans en traduire un seul mot, sans tenter d'identifier aucune pièce. Pour les chercheurs étrangers à la philologie géorgienne, les notices de Marr-Djavakhchvili, ne fournissant que des matériaux à l'état brut, ne sont pas beaucoup plus utiles que des photographies des manuscrits.

Le fonds géorgien du Sinaï est remarquable, moins par la quantité des manuscrits qu'il renferme que par leur qualité et leur antiquité. 85 manuscrits y sont aujourd'hui conservés, dont 1 (un psautier) en papyrus, 54 en parchemin et 30 en papier ; des 54 manuscrits en parchemin, 1 est daté explicitement du IX^e siècle, 14 du X^e et 3 du XI^e ; un des manuscrits en papier est daté de l'an 1031.

L'antiquité de ces manuscrits confère à la collection un caractère spécial et une importance exceptionnelle. On sait que le gros de la littérature géorgienne de traduction est constitué par les innombrables versions de textes grecs dont les célèbres traducteurs de l'école athonite et leurs successeurs, les Euthyme († 1028), les Georges († 1065), les Ephrem mtsiré († vers 1100), les Arsène d'Iqalitho († vers 1130) ont doté la littérature géorgienne à partir de la fin du X^e siècle. A cause de leur date relativement

récente, ces traductions, d'ailleurs excellentes, ne présentent pas, sauf exceptions, un intérêt majeur pour l'histoire des textes grecs de l'antiquité chrétienne et de la période patristique. Au contraire, les manuscrits sinaïtiques, dont beaucoup sont antérieurs à l'activité des traducteurs byzantinisants, nous conservent des traductions anciennes qui peuvent remonter aux premiers âges de la littérature géorgienne. Le fonds géorgien du Sinaï se distingue par là de celui d'Iviron (Mont Athos) ou de celui de Jérusalem : il est essentiellement « pré-athonite ».

Presque tous les textes qui y sont conservés se rattachent, directement ou indirectement, à des originaux grecs ; beaucoup d'entre eux sont attestés par des manuscrits très peu nombreux en dehors de ceux du Sinaï ; plusieurs même ne sont plus connus que par un manuscrit sinaïtique. C'est le propre des zones périphériques, en linguistique comme en histoire des textes, de conserver longtemps des éléments archaïques qui disparaissent plus ou moins rapidement des zones plus centrales ; la bibliothèque du Sinaï a joué ce rôle conservateur pour la littérature géorgienne.

Tout ceci confère un intérêt exceptionnel au fonds géorgien de Sainte-Catherine, non seulement pour l'histoire de la langue et de la littérature géorgienne, mais aussi pour les études de critique textuelle biblique, de patrologie grecque et de philologie byzantine. J'ai déjà eu l'occasion, dans une série d'articles de *Muséon* (1951-1956), où j'ai publié et traduit divers textes géorgiens du Sinaï, de montrer par des exemples significatifs que l'intérêt de ces textes déborde largement le cadre de la philologie géorgienne. Plutôt que d'exploiter, en ne les révélant qu'une à une, les richesses du fonds géorgien sinaïtique, j'ai cru mieux servir les intérêts de nos disciplines en faisant connaître, au plus tôt, de façon complète et précise, le contenu de tous les manuscrits littéraires de la collection géorgienne du Sinaï. J'en ai donc établi un catalogue raisonné et exhaustif, à l'aide de mes descriptions faites d'après les originaux en 1950, et avec l'appoint des microfilms de la « Library of Congress », qui fournissent la reproduction de tous les textes in extenso. Ce catalogue vient de paraître dans la section **Subsidia** du **Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium** de Louvain-Washington (1).

Je me suis appliqué toujours, dans la description des manuscrits, à faire en sorte que l'ouvrage puisse être utilisé aisément et avec profit même par ceux qui ignorent la langue géorgienne. « Combien de fois », écrivait peu avant sa mort le très regretté E. Honigsmann, « combien de fois n'est-on pas déçu par la constatation que les orientalistes ne travaillent que pour un petit nombre d'érudits initiés à leurs études spéciales ! » Je me suis efforcé avant tout d'éviter ce défaut ; j'ai pris la peine, notamment, de munir d'une traduction complète et littérale (en latin) tous les textes géorgiens cités, c'est-à-dire : les titres complets (et sous-titres éventuellement) de toutes les pièces, les incipit et les desinit (qui sont cités pour chaque texte), les souscriptions et notes de copistes (qui sont toutes reproduites et traduites intégralement). Je me suis astreint en outre à fournir, autant que

(1) G. GARITTE : *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, vol. 165, Subsidia 9)*, Louvain, 1956, XIV-322 pp.

possible, l'identification de chaque texte signalé, non seulement par l'indication de l'édition du texte géorgien quand elle existe (cas relativement rare), mais aussi par la référence au texte original (ordinairement grec) dont le géorgien dérive ; on devine que l'identification des textes a demandé bien des recherches ; je n'ai pas hésité à lui consacrer un temps énorme, étant convaincu que c'est là un élément essentiel de la description des manuscrits orientaux chrétiens, et que le catalogue ne rendrait pas aux byzantinistes et aux orientalistes non géorgisants tous les services qu'il doit leur rendre, s'il ne les renseignait pas avec précision sur l'identité des textes recensés.

Je ne puis songer à énumérer ici tous les textes remarquables que nous conservent les manuscrits géorgiens du Sinaï, mais je voudrais au moins en citer quelques-uns, pris à titre d'exemples parmi ceux qui sont de nature à intéresser d'autres savants que les spécialistes du géorgien.

Parmi les manuscrits du Nouveau Testament, on remarquera d'abord quatre tétraévangiles du X^e siècle (cod. 15, 16, 30, 38), dont le texte, précieux pour l'histoire des anciennes versions géorgienne et arménienne, est encore entièrement inexploré, et deux copies des Actes des Apôtres (n^{os} 31 et 39, datés respectivement de 977 et de 974), dont j'ai publié et traduit récemment le texte, très archaïque, qui fournit des données de valeur pour la critique textuelle du livre des Actes et pour l'histoire de sa diffusion dans l'Orient chrétien antique.

L'hagiographie est bien représentée dans le fonds géorgien du Sinaï. Le cod. 6, complété en 982, contient plusieurs pièces qui sont des « unica » en géorgien : le Protévangile de Jacques, une Vie de saint Syméon stylite l'ancien (dont j'ai préparé une édition et une traduction latine pour le C.S.C.O.), la Vie de Julien Sabas d'après Théodoret, les textes relatifs à saint Epiphane (cf. B.H.G. 596-599), et un extrait de la Vie de saint Etienne le Sabaïte, Vie qui n'est connue autrement que par un unique manuscrit grec. Le cod. 11, du X^e siècle, est un gros recueil de 29 Vies et Martyres, parmi lesquels plusieurs « unica » géorgiens et quelques textes dont l'original grec semble perdu : ainsi une Passion des saints Gurias, Samonas et Abibos qui ne correspond exactement à aucun des textes publiés par von Dobschütz, une Passion de sainte Anastasie, une invention des reliques des Trois Enfants de Babylone, un Martyre des saints Victor et Stéphanie et la Passion ancienne de saint Procope de Césarée (conservée aussi dans le cod. 62), qui est la traduction du premier chapitre de la recension longue du *De martyribus Palæstinæ* d'Eusèbe, perdue en grec. D'autres manuscrits fournissent des versions remarquables de textes hagiographiques : la Vie de saint Euthyme par Cyrille de Scythopolis (cod. 43, X^e siècle), celle de saint Syméon stylite le jeune (cod. 46 et 35, X^e siècle), les miracles de saint Démétrius (codd. 71, 80 et 91), etc.

Les recueils de textes patristiques et ascétiques ne sont pas moins intéressants ; on y trouve notamment, sous le nom de Jean Chrysostome, d'Ephrem le Syrien, de Timothée de Jérusalem, d'autres encore, un assez grand nombre d'homélies ou d'instructions dont l'original ne paraît pas conservé. Le cod. 32-57-33, copié à Saint-Sabas en Palestine en 864, est le plus ancien manuscrit géorgien daté que l'on connaisse ; c'est un anti-

que recueil de 50 homélies pour les grandes fêtes fixes et mobiles (un « Panegyricon », pour employer la terminologie de Mgr Ehrhard). Le cod. 35 (X^e siècle) est un gros corpus ascétique qui renferme pas mal de pièces rares et même uniques : Lettres de saint Antoine, de saint Arsène, d'Ammonas, textes d'Évagre le Pontique (les seuls en géorgien), sermon du moine Abraham, collection de Petites Règles de saint Basile, sentences de Sextus, etc... Le cod. 97, écrit au IX^e-X^e siècle à Saint-Sabas, nous a conservé 25 homélies de saint Ephrem qui peuvent avoir été traduites du syriaque et dont plusieurs sont inconnues par ailleurs.

Ces quelques exemples suffiront sans doute pour attirer sur les manuscrits géorgiens du Sinai l'attention des bibliistes, des hagiographes, des patrologues et des byzantinistes. Si mon catalogue peut rendre quelque service à ces savants, je ne regretterai pas les années de travail qu'il m'a demandées.

Gérard GARITTE,
Professeur à l'Université de Louvain.

DIE STELLUNG DER KHARTHWELSPRACHEN UNTER DEN KAUKASISCHEN SPRACHEN

Bekanntlich gliedern sich die Kaukasischen Sprachen in drei Gruppen, die man durchaus als Sprachstaemme bezeichnen kann : die Westkaukasischen (WKS), die Ostkaukasischen (OKS) und die Suedkaukasischen (SKS) oder Kharthwelsprachen. Unter ihnen nimmt das Georgische als einzige alte Literatursprache eine besondere Stellung ein : kennen wir es doch aus Texten, die dem 5. Jahrh. angehoren, waehrend alle anderen Kaukasischen Sprachen erst aus dem 19. bekannt sind und z.T. noch jetzt unzureichend erforscht sind. Diese kulturelle Ueberlegenheit drueckt sich aus in einer mehr oder weniger dichten Durchsetzung der uebrigen Sprachen, namentlich des Abchasischen und Tschetschenisch-Inguschischen, mit Lehnwoertern aus dem Georgischen ; sie ging Hand in Hand mit der Ausbreitung des Christentums im Mittelalter unter den nordkaukasischen Voelkern, das spaeter dem Islam gewichen ist.

Unabhaengig von dieser besonderen Stellung des Georgischen als Kultursprache kann man nach seiner genetischen Verwandtschaft mit den WKS und den OKS fragen ; diese Frage bezieht sich nicht auf das Georgische allein, sondern auch auf das Mingrelisch-Lasische und das Swanische, d.h. auf die Gesamtheit der SKS, die zweifellos auf eine gemeinsame Grundsprache (1) zurueckgehen. Anders gewandt heisst diese Frage : gibt es auch eine — notwendigerweise in noch aeltere Zeiten zurueckgehende — urkaukasische Grundsprache ? Diese Frage ist noch nicht entschieden ; sie kann buendig nur entschieden werden durch den Nachweis von gemeinsamen Woertern, die einen « lautgesetzlichen », d.h. regelmaessigen Lautwandel erkenne lassen. Zwischen den OKS und den WKS hat N. S. Trubetzkoy eine Reihe von Wortgleichungen — bei der so verschiedenen Struktur der verglichenen Sprachen besser Wurzelgleichungen zu nennen nachgewiesen (2). Um die Aufstellung von Wortgleichungen zwischen den SKS und den beiden anderen

(1) Wobei natuerlich die Existenz von allerhand Substraten, namentlich im Swanischen, nicht in Abrede gestellt werden soll. In den letzten Jahrzehnten ist es modern geworden, den Begriff einer Grundsprache — angefangen mit der indogermanischen — ueberhaupt zu leugnen ; aber m. E. lassen sich lautgesetzliche Entsprechungen im Grundwortschatz nicht durch irgendwelches Zusammenwachsen von unverwandten Sprachen erklaren. Es mag in diesem Zusammenhang daran erinert werden, dass N. S. Trubetzkoy, der durch seinen Vortrag « Gedanken ueber das Indogermanenproblem » (*Acta Linguistica*, 1, 1939, 81 ff.) zu dem Aufkommen dieser Modestromung beigetragen hat, praktisch die Rekonstruktion der ostkaukasischen Grundsprache mit der bewaehrten Methode der Indogermanistik gefoerdert hat.

(2) Nordkaukasische Wortgleichungen (*Wiener Zeitschrift fuer die Kunde des Morgenlandes*, 37, 1930).

Gruppen haben sich mehrere Forscher bemueht (3). Unbestreitbar gibt es einige wenige gemeinkaukasische Woerter, z.B. das Wort fuer « Herz » ; man wird dabei ungerne an eine Entlehnung glauben, wenn man bedenkt, wie tief dieses Wort im Wortschatz namentlich des Tscherkessischen, aber auch des Georgischen, verwurzelt ist zur Bezeichnung der verschiedensten emotionalen Regungen : Begierde, Liebe, Hass, Stolz, Grossmut, Freude, Trauer. Aber solcher gemeinsamer Woerter gibt es zu wenig (4), und nur zu viele der angeblichen Gleichungen beruhen auf Entlehnung oder sind aus lautlichen Gruenden unwahrscheinlich, jedenfalls aber unbeweisbar. Hier ist noch viel Arbeit zu leisten, die erst fruchtbar sein wird, wenn die Rekonstruktion aelterer Sprachformen innerhalb der drei Gruppen weiter gediehen ist.

Darum wollen wir uns hier auf die typologische Frage beschraenken, auf die Frage nach der Eigenart des Sprachbaus der SKS im Vergleich zu dem der anderen Gruppen. Alle Kaukasischen Sprachen weisen gemeinsame Zuege auf, so dass sie — ungeachtet einer moeglichen genetischen Verwandtschaft — jedenfalls als ein « Sprachbund » betrachtet werden koennen. Zu diesen Zuegen gehoeren Aenlichkeiten in den phonologischen Systemen und namentlich die sog. « Passive Verbalkonstruktion », die kurz auf die Formel gebracht werden kann : bei einem transitiven Verbum, d.h. einem Verbum mit zwei Leerstellen, wird nicht, wie im Indogermanischen, der Taeter, sondern das Ziel grammatisch so behandelt, wie das Subjekt eines intransitiven Verbums, ist also grammatisches Subjekt. Im uebrigen aber bilden die OKS und die WKS ihrem Bau nach geradezu Gegensaezte : die ersteren werden beherrscht von der Kategorie der Nominalklassen, haben ein unpersoeliches Verbum und druecken die Beziehungen im Satz durch Kasus und Postpositionen aus ; die letzteren sind synthetisch, mit einem polypersonalen Verbum und Praeverbien statt Kasus zur Bezeichnung der syntaktischen Verhaeltnisse.

Auch die SKS haben ihre Eigenart, soviel an Eigenart, dass Franz Nikolaus Finck in seinem beruehmten Buechlein « Die Haupttypen des Sprachbaus » (1910) das Georgische als einen der repraesentativen Typen unter den Sprachtypen der Erde dargestellt hat. Er nennt diesen Typus « gruppenflektierend » nach der Lockerheit der formbildenden Suffixe, die namentlich in der sogenannten Suffixaufnahme (*k'it'le-ni sasupevel-isa cata-ja-ni* « die Schluessel des Reiches der Himmel ») zum Ausdruck kommt. Sie gehoert allerdings einem nicht mehr aktuellen Sprachzustand an, insofern als sie nur im Altgeorgischen systematisch ausgebaut ist.

Eine andere Eigentuemlichkeit der SKS ist die Wortbildung mithilfe von Praefixen. Praefixe gibt es zwar auch in den anderen Gruppen, aber es sind Klassenpraefixe in den OKS, Personalpraefixe in den WKS, wenn man von den speziellen Praeverbien absieht. Sie bilden Wortformen, aber nicht neue Woerter einer anderen Wortklasse, wie die georgischen Praefixe *m-* (mit verschiedenen Vokalen), *na-*, *sa-*, *si-* mit ihren Entsprechungen in den verwandten Sprachen. Allerdings ist es eine Hauptthese eines der fuehrenden Tiffliser Sprachforscher Arnold Tschikobava, dass diese Praefixe ihrer Herkunft nach Klassenpraefixe sind, die auf eine Zweiteilung in Personen und Sachen im Ursuedkaukasischen zurueckgehen, aber der Beweis dafuer scheint mir noch nicht erbracht zu sein (5). Hierin laege eine — wie gesagt, noch problematische — Beziehung der SKS zu den OKS.

Aber mit den WKS teilen die SKS ein in die Augen spingendes Strukturprinzip : das « polypersonale » Verbum, d.h. in einer Verbalform wird durch

(3) R. Lafon, Quelques rapprochements entre les langues caucasiques septentrionales et les langues kartvèles (Bulletin de la Société Linguistique de Paris, 28, 1928, 138 ff. ; T. Gontaschvili im Bulletin de l'Institut Marr, 5-6, 1940 ; T. Gudava in Ibero-Caucasica, 6, 1954 ; K. Bouda, Nordkaukasisch-suedkaukasische Etymologien (Die Welt des Orients, 2, 1954-56).

(4) Sie « lassen sich an den Fingern abzaehlen » (H. Vogt, Bull. de la Soc. de Lingu., 51, 1955, 134).

(5) Vgl. Verf. in Corolla Linguistica. Festschrift fuer F. Sommer, 1955, 26 ff.

Personalpraefixe nicht nur auf das Subjekt, sondern auch auf Objekte und adverbiale Bestimmungen verschiedener Art Bezug genommen. Dieses Prinzip ist in den WKS mit grosser Folgerichtigkeit ausgebaut; z.B. ist im Tscherkessischen eine Form mit 6 Personalpraefixen wenn auch nicht ueblich, so doch theoretisch moeglich und verstaendlich: er (1) veranlasste ihn (2), mich (3) ihm (4) mit dir (5) fuer sie (6) zu geben, was *safəbdəvəri'yeəʔ* lauten wuerde (6). Solche Wortungetueme sind im Georgischen unmoeglich; selbst zwei Personalpraefixe kommen nur in gewissen altgeorgischen Formen vor, sonst genuegt ein Praefix, weil ganz im Gegensatz zu den WKS die 3. Person als Subjekt und Taeter durch Suffixe bezeichnet wird: *m-rkw-a* « er sagte mir ». Dieses Auftreten von Suffixen ist nach T' sch i k o b a v a nicht anders zu erklaren als durch Beeinflussung durch eine suffigierende (indogermanische oder ural-altaische) Sprache (7).

Damit sind wir bei unserer These angelangt. Ohne zunaechst nach den historischen Ursachen des Typenunterschiedes zu fragen, konstatieren wir, dass der Typus der SKS aufgefasst werden kann als ein Mischtypus, als in der Mitte stehend zwischen dem Typus der WKS und dem der altindogermanischen Sprachen, wie er etwa durch das Griechische, Lateinische, Russische repraesentiert wird. Wir lassen das oben angeschnittene Verbum einstweilen beiseite und wenden uns einem zentralen Punkt des Sprachbaus zu.

Fuer die indogermanischen Sprachen ist die « Autonomie des Wortes » charakteristisch: jedes Wort des Satzes ist selbstaendig und traegt an sich die Formantien, die seine Beziehung zu einem anderen Wort (Konkordanz) oder seine Funktion innerhalb des Satzes (Flexion) kennzeichnen. In den WKS treten Demonstrativa, Possesivzeichen, Ordinalia vor das Bezugswort, Adjektiva dahinter, so dass unter einem Akzent vereinigte Ketten entstehen, an die der gemeinsame Artikel und (selten) eine Postposition antritt; demgegenueber gibt es in den SKS selbstaendige Possessivpronomina und Adjektiva mit im Altgeorgischen freier Stellung, die mit dem Bezugswort in Kasus und Numerus konkordieren — streng im Altgeorgischen, unvollkommen im Neugeorgischen und in den verwandten Sprachen. Voraussetzung der Kasuskonkordanz ist die Flexion der Substantiva: diese fehlt im Abchasischen ganz (8), im Tscherkessischen werden durch die Artikel *-r* und *-m* beim bestimmten Wort zwei Kasus, Rektus und Obliquus, unterschieden. Das Altgeorgische hat die Kasus: Nominativ, Genitiv, Dativ, Ablativ-Instrumental, Direktiv; einen Akkusativ kann es bei der zugrundeliegenden passivischen Verbalkonstruktion nicht geben, stattdessen besteht ein Ergativ. Historisch gesehen sind die Endungen des Nominativs und Ergativs angefuegte Artikel, waren also urspruenglich, wie im Tscherkessischen, nur beim bestimmten Substantiv ueblich; ebenso erinnert an das Tscherkessische, dass im altgeorgischen Plural nur zwei Kasus unterschieden werden, ein Rektus auf *-ni* und ein Obliquus auf *-ta*. Das Neugeorgische mit seinen an ein unveraenderliches Pluralsuffix angefuegten singularischen Kasusendungen hat sich von diesem Flexionstypus wieder entfernt und dem in den Tuerksprachen herrschenden ange-naehert.

Mit der ausgebildeten Nominalflexion haengt ein weiterer fuer den indogermanischen Sprachbau charakteristischer Zug zusammen: die scharfe Trennung der Wortarten, namentlich von Nomen und Verbum. In den WKS kann eine Verbalwurzel haeufig als Abstraktum fungieren und dann auch mit Possessivpraefixen versehen werden: tscherkess *wəgəte* ist die Verbalwurzel « sich schaemen », man findet sie aber auch im Sinn von « Scham ». Andererseits kann das Nomen sozusagen konjugiert werden, d. h. es gibt keine Kopula, die die Funktion der Praedizierung erfuehlt, sondern man bildet

(6) G. R o g a v a, Bull. de l'Inst. Marr, 12 (1942) 115 in einem Aufsatz, der dem Personalismus im Tscherkessischen gewidmet ist.

(7) Bull. de l'Inst. Marr, 5-6 (1941), 16.

(8) Das hat K. L o m t a t i d z e, Bull. de l'Inst. Marr, 12 (1942), 185 ff. richtig herausgestellt.

von Nominalwurzeln praedikative Formen mit den gleichen Mitteln wie von Verbalwurzeln: «er stand» oder «wenn ich stehe» ist voellig parallel mit «er ist ein Mensch» und «wenn ich ein Mensch bin». Es liegt also im wesentlichen an der materiellen Bedeutung, dass von Wurzeln, die einen Vorgang bezeichnen, derartige praedikative Formen in weit grosserer Anzahl, naemlich mit den verschiedensten Personalpraefixen und Praeverbien und in verschiedenen Tempora gebildet werdet koennen. Diese Temporalformen sind aber nur scheinbar verbal, es sind ebensogut Substantiva: die tscherkess. Form *wiʒən* bedeutet als finite Form «er wird dich toeten», aber als «Infinitiv»: «er dich zu toeten», *ʒəfə-ʒ(r)* kann sowohl «(er) war ein Mensch» bedeuten wie «Menschlichkeit, Humanitaet». Was man im Abchasischen «Partizipium» nennen kann, ist nicht ein mit einem Nominalsuffix von der Verbalwurzel abgeleitetes Wort, sondern eine infinite praedikative Fuegung, die durch Anuegung einer besonderen Finitpartikel erst zu einer finiten Verbalform wird.

Ganz anders in den SKS. Es gibt zwar im Altgeorgischen einige Substantiva, die so aussehen, als seien sie eine mit Kasussuffixen versehene 3. Person Praes. (9); sonst sind aber Nominal- und Verbalendungen streng geschieden, so dass man nie im Zweifel sein kann, ob man eine finite Verbalform oder ein Nomen vor sich hat, auch wenn die nominalen und verbalen Pluralendungen z. T. von einerlei Herkunft sind. Mithilfe verschiedener Suffixe — und, wie oben erwachnt, auch Praefixe — lassen sich von Verbalwurzeln eine Fuelle von deutlich nominalen Ableitungen (Nomina agentis und actionis) bilden.

Jedoch bleibt im Verbum finitum die Kluft zwischen dem Indogermanischen und dem Kharthwelischen gross; das liegt an der grundsaeztlich anderen Art der Personenbezeichnung und an der dem Kharthwelischen zugrundeliegenden «passivischen Verbalkonstruktion» (10). Diese Konstruktion liegt allerdings in den SKS nicht in der durchgefuehrten Folgerichtigkeit vor wie in den WKS und der Mehrzahl der OKS. Nicht recht mit ihr zu vereinigen ist das Vorhandensein eines ausgebildeten Passivs und eines Praesens, das den Eindruck eines aktiv-transitiven Tempus macht (11). Einen nicht zu beseitigenden Widerspruch sehe ich darin, dass im transitiven Aorist die objektiven Personalpraefixe sich sowohl auf Dative, wie Nominative beziehen, die subjektiven sowohl auf Nominative wie auf Ergative, obgleich der Ergativ, wie die altgeorgischen Pluralsuffixe zeigen, ein obliquer Kasus ist. All das weist auf einen Bruch hin, auf den Einbruch einer entgegengesetzten, aktivischen Struktur. Eine bemerkenswerte Uebereinstimmung mit dem Indogermanischen weisen die drei Tempusssysteme des Georgischen auf: ein meist mit besonderen Praesensstammuffixen gebildetes imperfektives Praesenssystem, ein perfektives Aoristsystem, von der reinen Verbalwurzel gebildet, und ein ausserhalb der Aspektkategorie stehendes Perfektsystem. Das Perfektum bezeichnet zwar abweichend vom Indogermanischen einen nur vom Hoerensagen bekannten oder aus seinen Folgen erschlossenen Vorgang, aber eine gewisse semantische Verwandtschaft zwischen der Funktion «es erweist sich, dass...», wie das georgische Perfekt im Russischen wiedergegeben wird, und der mit ihren Folgen in die Gegenwart hineinreichenden Handlung in der Vergangenheit, die das indogermanische Perfekt bezeichnet, ist nicht zu verkennen.

In der Satzverbindung macht das Georgische einen durchaus «indogermanischen» Eindruck. Ein Massstab dafuer ist die Tatsache, dass

(9) Gerade finde ich auch im Neugeorgischen ein solches Wort ganz unindogermanischer Praegung: *ik'ityvis* «wird gelesen» — *ik'ityvis-ebi* «Lesarten».

(10) Von den georgischen Sprachforschern jetzt «ergativische Konstruktion» genannt, was kein bloss terminologischer Unterschied ist, sondern eine andere Auffassung bekundet, — eine Auffassung, die m. E. den Tatsachen weniger gerecht wird und erhebliche Widersprueche in Kauf nehmen muss.

(11) Seiner Herkunft nach scheint es mir allerdings gerade intransitiv zu sein.

die altgeorgische Bibeluebersetzung dem griechischen — und armenischen — Text Wort fuer Wort zu folgen vermag ; es gibt nur zwei Konstruktionen des Griechischen, die im Georgischen nicht wiedergegeben werden koennen : das Particium coniunctum und das Praesens historicum. Die WKS und die OKS kennen von Hause aus ueberhaupt keine unterordnenden Konjunktionen und keine Relativpronomina ; die Stelle von Nebensaetzen vertreten dort mannigfache infinite Verbalformen : Partizipia, Nomina actionis in verschiedenen Kasus, Konverba, wie sie in der Grammatik der Tuerksprachen genannt werden. Dagegen finden sich temporale, kausale usw. Konjunktionen in allen SKS ; diese syntaktischen Mittel koennen also nicht etwa erst im Altgeorgischen unter dem Einfluss des Armenischen oder Griechischen geschaffen worden sein.

Diese typologischen Feststellungen duerfen nur mit Vorbehalt historisch ausgedeutet werden. Der Gedanke liegt natuerlich nahe, dass der Mischtypus der SKS, der zwischen den verhaeltnismaessig « reinen » Typen des WKS und des Indogermanischen liegt, auf dem Wege einer Entwicklung entstanden ist, die von dem einen dieser letzteren zu dem andern verlaufen ist (12). Und da die SKS jedenfalls in den kaukasischen und nicht in den indogermanischen Sprachbereich gehoeren, wird man sich fuer eine Entwicklung zum indogermanischen Typus entscheiden. Est ist anzunehmen (13), dass gerade das Verhaeltnis zwischen den von uns betrachteten Sprachgruppen zu der von Marr begruendeten, von М е с ч т с х а н и н о v ausgebauten Lehre von der « Stadialitaet » beigetragen hat, nach der entsprechend den Stufen der wirtschaftlichen Entwicklung ein Umschlagen von einem Sprachtypus in den anderen (inbezug auf den Taeter beim Verbum in der Richtung possessivisch → ergativisch → nominativisch) erfolgt. Daran glauben wir nicht (14) ; nur wissen wir zu wenig von einer etwaigen inneren Gesetzlichkeits, nach der die Sprachen sich aendern. Wohl aber glauben wir eine aeussere Ursache fuer einen tiefgreifenden Sprachwandel namhaft machen zu koennen : Einwirkungen eines Substrats (15), einer Bevoelkerung, die ihre angestammte Sprache zugunsten einer fremden aufgibt, in diese fremde aber charakterische Zuege ihrer eignen Sprache hineintragt. Dass die Verschiedenheit der indogermanischen Sprachen — und innerhalb von ihnen wieder der romanischen Sprachen zu einem grossen Teil auf Wirkungen verschiedener Substrate zurueckzufuehren ist, wird heutzutage ziemlich allgemein angenommen. Hier haben die Indogermanen ihre eigene Sprache durchgesetzt — in unserem Falle muesste es umgekehrt gewessen sein. Die Einwirkungen eines Substrats unterscheiden sich in charakteristischer Weise von solchen Wirkungen, die eine fremde Herrschaft — ein Superstrat — oder ein kulturell ueberlegenes Nachbarvolk auf die Sprache eines Volkes ausuebt. In unserem Falle wird man nicht an Perser oder Armenier denken, wir muessten schon ein von den Kharthwelern ueberfremdetes, sprachlich assimiliertes Volk postulieren. Welches Volk koennte das gewessen sein ? Etwa Kimmerier oder Skythen, von denen wir wissen, dass sie in der Zeit vom 8. — 6 Jahrhr. v. Chr. in Transkaukasien eingebrochen sind ? Auf diese schon zu weit getriebenen Spekulationen werden wir noch lange keine Antwort geben koennen.

Gerhard DEETERS.

(12) Es ist allerdings ein aus der Romantik stammendes Vorurteil, dass das Aeltere auch das Einheitlichere, logisch Vollkommnere ist.

(13) Da ich das von Marr herausgegebene Buch von P. G. Tscharaja, Ob otnoschenii abchazskago jazyka k jafeti'scheskim (Petersburg 1912) seit 30 Jahren nicht mehr in der Hand gehabt habe, kann ich nicht sagen, wieweit schon dort solche Gedanken ausgesprochen sind.

(14) Diese Lehre ist ja auch von Stalin als unmarxistisch verworfen worden.

(15) Die neueste Diskussion ueber Fragen des Substrats findet sich in den Doklady i Soobschtschenija Instituta Jazykoznanija AN SSSSR IX (1956).

THE BACKGROUND TO AMIRAN-DAREJANIANI

Tradition finds in the first line of the last stanza in **The Man of the Panther-skin** — “Mose Khoneli praised Amiran, son of Darejan” — an author for the cycle of heroic tales known as **Amiran-Darejaniani**, and endows him, furthermore, with the office of secretary at the court of Queen T’amar. For Brosset (1), the first to make the work known beyond the confines of Georgia, this seems to have been enough. Towards the end of the nineteenth century, however, doubts as to its origin began to be expressed: while Janashvili and Dchidchinadze remained content with the traditional view of the matter, Gren was disposed to look upon the cycle as being in some sense “half a translation” from the Persian — a theory elaborated by Khakhanischvili, who further suggested that the stories were ultimately worked up into literary form by Khoneli after having made their way from Persia by word of mouth.

In the eyes of Marr **Amiran-Darejaniani** was a translation pure and simple. Briefly, his main argument was based on the incontrovertible facts that Amiran and his companions in arms are represented as being Persians and liegemen of the Caliph of Baghdad, and that many of the figures in the work bear names of a Persian derivation. He also however drew attention to a statement in a sixteenth-century anti-Muslim polemic that **Amiran-Darejaniani** is a translation from a Muslim (which we may take to signify an Arabic or Persian) work called **Qisai Hamza**. Marr gained an adherent for these views in Kekelidze (2).

In the writings of more recent scholars, such as Karst (3), Ingorokva (4), Dondua (5), Chkhotua (6), Nutsubidze (7), and Baramidze (8), criticism has swung back to something near its earlier position: for them **Amiran-Darejaniani** is in its essential character a native Georgian production, and the “Amiran” ballads current among the Georgian people in modern times, far from being derived — as the adherents of the “Persian” theory were

(1) « Analyse du roman Amiran Darejaniani », **Acad. Imp. des Sciences**, Bull. Sc. 111, 1838, cols. 7-15.

(2) A valuable discussion of the views briefly summarised in this paragraph may be found in this writer's **K'art'uli literaturis istoria**, Tiflis, 1923, vol. 1, pp. 52-55.

(3) **Littérature géorgienne chrétienne**, 1934, p. 125; **Mythologie arméno-caucasienne et hétéro-asiatique**, Strasbourg-Zurich, 1948, pp. 136-51.

(4) **The Knight in the Tiger's Skin** (Revised edition of the Wardrop translation), Moscow, 1938, Introduction, p. XXIII.

(5) In **Pamyatniki Epokhi Rustaveli**, Leningrad, 1938, pp. 91-110.

(6) In **Sbornik Rustaveli**, Tiflis, 1938, pp. 172-76.

(7) **Amirani**, Tiflis, 1946, Introduction.

(8) In **K'art'uli literaturis istoria**, vol. 1, Tiflis, 1934, pp. 200-11.



driven to suppose — from the literary work, represent the material from which the latter was fashioned.

To the present writer the soundness of the modern view seems almost beyond argument. The capital fact is that, apart from the sixteenth-century passage referred to above, no positive evidence for a Persian source has ever been discovered; and it must be said that the unsupported assertion of a religious controversialist would appear to be a singularly inadequate authority in respect of a work composed some four or five centuries earlier; no more cogent, surely, than the statement, now generally discounted, in the prologue to **The Man of the Pantherskin** that what follows is “a Persian story”. One can readily believe that the Persian décor of **Amiran-Darejaniani** would render it obnoxious in the highest degree to a militant Georgian Christian — rather as in the West the literatures of France and Italy tended, inasmuch as they mirrored the cultures of Catholic societies, to be looked on with disfavour by extreme Protestant opinion — and that such a one might well be eager to represent it as being a pernicious alien import. Many of the incidents in the text, furthermore, such for example as that in which Amiran cuts his way out with a knife from the dragon’s belly (9), have the stamp of folk-tale clearly upon them. It may be observed that a number of such episodes, including that just mentioned, appear also in the popular ballads. It is surely difficult to suppose, as the Marr-Kekelidze theory requires us to, that popular story-telling seized upon such passages in the literary work as being suitable material for its own purposes.

It may however be permissible to express the regret that none of the writers of the contemporary school of criticism seem to have joined issue squarely with the exponents of the “Persian” hypothesis; for these latter seem to have shown a certain lack of understanding of the very nature of medieval romance. The Arthurian narratives of Chrétien de Troyes are not in any sense “translations” from a Welsh “original”, even through the medium of Geoffrey of Monmouth’s **Historia Regum Britanniae**: all we can say with any confidence is that Geoffrey’s work owed a certain debt, the precise extent of which we are not in a position to determine, to Celtic legend, and that Chrétien was certainly familiar with it and drew freely from it. The complexity of the background to his epics in no way detracts from Chrétien’s essential originality as a creative writer. Khoneli’s Persia and Baghdad may perhaps be likened to the Britain and Winchester of the French romancer, and the figure of his Emir Mumli—uhe Caliph—to that of King Arthur. Firdausi’s **Shahnama**, with which many phrases and a number of incidents in his work suggest strongly that Khoneli was familiar, may take a place in this scheme somewhat analogous to Geoffrey’s **History**, supplying to the East a **matière de Perse** as the **History** did a **matière de Bretagne** to the Western world — though it must always be and a number of incidents in his work suggest strongly that Khoneli was remembered that episodes which are at the same time common to the **Shahnama** and to **Amiran-Darejaniani** and reminiscent of popular story-

(9) Dchidchinadze’s edition (Tiflis, 1896), p. 36.

telling, such as those in which devis bear off heroes while they lie asleep (10), are almost as likely to derive from a common origin in the general corpus of Irano-Caucasian folklore as to stand in a relationship of source and imitation.

When we come to consider Khoneli's work in itself, we must surely recognise that in its joyous immediacy, in its vividness of narrative, and in its abrupt transitions in tone and subject-matter from the marvellous to the slapstick, and thence to the heroic and the courtly, its essential spirit is far removed indeed from that remote stateliness which tends to inform Persian story-telling. Difficult indeed is it to imagine Firdausi or Nizami bringing before us a henchman who stows away in his bosom the coins and jewels which his lord's prowess has led the spectators to shower down into the lists, the while he justifies the proceeding with the argument that his superior has done very well for himself in winning a princess, and should not he too do what he can in his own interest (11); or sending a hero into the tent of his defeated antagonist to lay practical but unromantic hands on a loaf of bread before proceeding in his way (12). The gaiety and insouciance sparkling through innumerable passages such as these are surely sufficient in themselves to convince us that we are in the presence of a work nurtured on the soil of Georgia.

R. H. STEVENSON.

Cambridge, August, 1956.

(10) Ibid. pp. 27, 31. Compare Akwan's carrying-off of Rustem in the *Shahnama*.

(11) Ibid. p. 22.

(12) Ibid. p. 145.

LES ETUDES RECENTES SUR LE NOUVEAU TESTAMENT GEORGIEN

Au VIII^e Congrès annuel des Orientalistes de Grande-Bretagne qui s'est tenu à l'Université de Cambridge du 17 au 20 septembre 1956, j'ai lu une communication sur les recherches faites depuis la dernière guerre mondiale sur le Nouveau Testament géorgien. Cette communication dont je donne ici le résumé doit paraître en entier dans le **Bulletin of the School of Oriental and African Studies** de l'Université de Londres.

Ce qui intéressera les lecteurs de **Bedi Kartlisa** c'est certainement la publication du dernier fascicule de l'édition monumentale des Evangiles d'Adich entreprise il y a bientôt trente ans par feu le Professeur Robert P. Blake, de l'Université de Harvard. Les deux premiers Evangiles, ceux de saint Marc et de saint Mathieu, ont paru déjà en 1928 et en 1933 respectivement. Le Professeur Blake mourut en 1950 à l'époque où parut l'Evangile de saint Jean, à l'édition duquel a collaboré le Chanoine Maurice Brière. Celui-ci amena l'œuvre entreprise à bonne fin avec la publication en 1955 de l'Evangile de saint Luc. Cette édition qui comporte une traduction en latin a paru dans la **Patrologia Orientalis** publiée par Firmin-Didot à Paris.

Le texte des Evangiles d'Adich est un des monuments les plus antiques du géorgien littéraire et représente une tradition textuelle remontant au V^e siècle après Jésus-Christ. Quoique copié en 897, ce codex appartient par sa langue à une époque plus reculée encore que les fameux fragments Khanmeti et Haemeti qu'on attribue respectivement au VII^e et au VIII^e siècles. Un certain nombre d'arménismes dans le texte montre que cette traduction avait déjà pris sa forme définitive avant la rupture avec l'Eglise grégorienne qui a eu lieu en 607.

Avec le texte du manuscrit d'Adich, le Professeur Blake et l'Abbé Brière ont publié les variantes d'Opiza et de Tbeti ; dans son édition des Evangiles d'Adich parue à Tiflis en 1945, le Professeur Akaki Chanidzé a reproduit celles des manuscrits de Djroutchi et de Parkhali. On dispose donc à présent de cinq versions anciennes des Evangiles géorgiens antérieurs à la rédaction athonite, ainsi que de larges extraits des Evangiles d'Allaverdi et de Ksani publiés par M. I. V. Imnaïchvili dans son excellente chrestomathie. (Il est curieux de noter que les Evangiles de Ksani sont restés vingt-cinq ans à Paris avant d'être remportés à Tiflis par feu Euthyme Takaïchvili en 1945 ; il semble que personne n'ait songé jusqu'alors à les rendre accessibles aux savants occidentaux.)

Non moins important du point de vue philologique est le texte géorgien des Actes des Apôtres publié à Louvain en 1955 par les soins du Professeur Gérard Garitte. Cette édition est basée sur deux manuscrits du

Mont Sinaï copiés en 974 et en 977. La version du Mont Sinaï est certainement l'une des plus anciennes qui soient connues, comme on peut s'en assurer en se référant à l'édition critique des Actes des Apôtres publiée en 1950 par Ilia Abouladzé et Akaki Chanidzé d'après les manuscrits de Tiflis et du Mont Athos.

L'étude systématique des différentes versions du Nouveau Testament géorgien est facilitée par l'excellente concordance (« symphonia-leksiconi ») des Evangiles compilée par Imnaïchvili et publiée à Tiflis en 1948-1949, ainsi que par le glossaire choisi de la Bible géorgienne du Docteur Joseph Molitor, paru à Rome en 1952. On doit signaler encore l'intérêt que présente le nouveau catalogue des manuscrits géorgiens conservés au Musée d'Etat de Géorgie à Tiflis, dont au moins sept volumes ont paru jusqu'ici. Cette collection est d'autant plus riche maintenant qu'elle comprend outre le fonds de l'ancien Musée Ecclésiastique, les collections de la Société pour la Diffusion de l'Instruction parmi les Géorgiens et de la Société Géorgienne d'Histoire et d'Ethnographie. Souhaitons que les savants, tant géorgiens que des autres pays, continueront à tirer parti de ces riches matériaux pour l'étude de l'écriture Sainte ainsi que de la langue et de la culture géorgiennes.

D. M. LANG,

Professeur à l'Université de Londres.

N.D.L.R. — Nous avons omis d'indiquer que l'article de M. D. Lang : « La Géorgie et la chute de la dynastie Safavi », publié dans notre précédent numéro, était traduit de l'anglais par Mme S. I. DJABADARI.

A PROPOS D'UN TRAITE CELEBRE DANS L'HISTOIRE DE LA GEORGIE

Les institutions juridiques survivent rarement aux circonstances qui les ont fait naître. Celles-ci venant à changer, elles subissent des mutations, des transformations qui en altèrent profondément la physionomie. Parfois, elles disparaissent purement et simplement ; plus souvent elles se déguisent sous un nouveau revêtement juridique ou se dissimulent derrière d'ingénieuses combinaisons politiques.

Ces réflexions s'imposent à l'esprit de la lecture de la convention que la Géorgie passait avec la Russie le 24 juillet 1783 et qui devait marquer le commencement de la fin de son indépendance. Le traité de 1783 établissait le régime de protectorat dans les relations entre le royaume de Karthlie et de Kakhétie et l'Empire russe. Bien que peu cité dans la littérature juridique, il constitue incontestablement le type parfait du protectorat international.

Dans la doctrine, on distingue traditionnellement entre protectorat de « droit des gens » et protectorat colonial. Le premier intervient entre deux Etats de même culture et civilisation, mais d'inégale puissance politique. La collectivité étatique plus faible se met sous la protection de la collectivité plus puissante, tout en conservant sa qualité d'Etat et l'exercice exclusif des attributions étatiques, tout au moins dans le domaine interne. La situation est tout autre dans le protectorat colonial ; ici les deux collectivités se séparent tant du point de vue de la civilisation que du point de vue de la puissance politique. Aussi, l'emprise de l'Etat protecteur va-t-elle beaucoup plus loin : la protection s'apparente en effet à la domination et à l'administration directe.

Le traité du Bardo du 12 mai 1881 avec l'accord complémentaire de La Marsa du 8 juin 1883 entre la France et la Tunisie, fournit un des meilleurs exemples du protectorat colonial. Le traité du 24 juillet 1783 ressortit, lui, au protectorat international. Une brève analyse de ses dispositions suffira à la démonstration.

I

Le traité est conclu entre deux souverains conformément à la procédure classique : négociation par l'intermédiaire des plénipotentiaires dûment mandatés, signature, ratification et échange des lettres de ratification. Le régime institué garde son caractère conventionnel puisque, selon l'article 12 du traité, « ... le changement ne pourra se faire qu'en vertu

d'un consentement réciproque ». Ainsi, du point de vue juridique, les deux volontés restent égales ; aucune d'entre elles ne peut s'imposer à l'autre.

Certes, l'une de ces volontés, celle du roi de Géorgie, consent des restrictions considérables. Mais elle le fait dans le plein exercice de sa souveraineté ; ces restrictions volontaires ne sauraient, comme l'a affirmé maintes fois la Cour Internationale de Justice, mettre fin à la souveraineté de celui qui les accepte ; elles n'en sont que des manifestations concrètes et apportent la preuve de son existence.

Que le traité de 1783 ne fasse pas disparaître la personnalité internationale de la Géorgie, l'article 4 nous en donne un témoignage supplémentaire.

En effet, le roi de Géorgie ne se voit pas interdire d'entrer en relation avec les puissances étrangères ; il s'engage seulement à n'avoir aucune relation avec elles sans un accord préalable avec le ministre de Russie accrédité auprès de lui. La compétence internationale continue donc de lui appartenir, mais il ne peut plus l'exercer en toute discrétion : la régularité de ses actes internationaux dépend de l'approbation préalable de la Russie. En d'autres termes, la restriction ne porte que sur l'exercice de la compétence internationale, elle ne comporte ni aliénation, ni délégation de celle-ci au profit de l'Etat protecteur.

Chose plus remarquable encore : même vis-à-vis de la Russie, la Géorgie demeure une personne juridique de droit international. En vertu de l'article 5, celle-ci comme celle-là seront représentées dans leurs capitales respectives par des agents diplomatiques, et le texte prend soin d'ajouter que le ministre de Géorgie sera reçu à la Cour du Tsar de Russie « avec les mêmes honneurs que tous les autres ambassadeurs du même rang des autres princes souverains ». Le caractère de relations internationales apparaît enfin dans les articles 10 et 11 qui traitent des droits et privilèges des ressortissants des deux Etats.

Bien évidemment, pour les affaires internes, le roi de Géorgie garde la plénitude de son pouvoir d'Etat. Aux termes de l'article 6, la Russie « s'engage à ne pas se mêler des affaires intérieures du pays, à ne prendre aucune part au pouvoir exécutif, concernant le gouvernement intérieur, ou à la justice ou à la perception des impôts qui restent la propriété complète de ce Tsar (de Géorgie), et à défendre à ses chefs militaires et civils d'empêcher l'exécution des ordres donnés ». On ne saurait être plus catégorique et plus clair : l'administration interne du pays relève de la compétence absolue et exclusive de la Géorgie.

En compensation de la garantie et de la protection promises par la Russie, la Géorgie ne contracte, somme toute, qu'une seule obligation : l'alignement de sa politique extérieure sur celle de sa puissante alliée et, le cas échéant, la mise à la disposition de celle-ci de ses troupes. Pour tout le reste elle conserve sa liberté d'action. On serait presque tenté de qualifier l'accord de 1783 de traité d'alliance, si une énorme disproportion des forces n'existait entre les parties contractantes et que la convention elle-même ne parlât de la protection accordée à la Géorgie.

Le traité de 1783, aussi intéressant qu'il soit en lui-même, l'est davantage encore que les enseignements de portée générale qu'il comporte. Il

s'en dégage, en effet, un double enseignement : l'un d'ordre politique, l'autre d'ordre technique et juridique.

II

Du point de vue politique, la date de 1783 se révèle significative. C'est encore l'époque dite « d'anarchie internationale », consacrée par le traité de Westphalie et systématisé par E. de Vattel dans son célèbre « Droit des gens... », véritable bréviaire des hommes d'Etat et diplomates d'alors. L'anarchie internationale, c'est l'anarchie des souverainetés absolues, libres, inconditionnées, ne reconnaissant aucune loi supérieure, sinon celle de la force. Les collectivités étatiques vivent en « état de nature ». Le lien social n'existe pour ainsi dire pas. On a à peine conscience de la solidarité internationale. La guerre est non seulement légitime ; elle est légale et se présente comme une institution du droit des gens. La paix se définit plus facilement par l'absence de la guerre que par l'existence d'un véritable ordre juridique. Le droit international repose tout entier sur la volonté des Etats ; émanant de celle-ci, il ne les lie qu'aussi longtemps qu'ils consentent à se considérer liés. Toute obligation se voit donc assortie d'une condition protestative au bénéfice des Etats souverains, maîtres absolus de leurs engagements et conduite.

Pour être bien compris, le traité de 1783 doit être jugé dans ce contexte. On apprécie alors beaucoup mieux à la fois la portée de ses dispositions et le sort qu'il va subir par la suite.

Traité entre deux Etats indépendants, avons-nous dit ! Sous certains rapports, il réduit pourtant la Géorgie et son souverain à un état de dépendance et d'infériorité. Sans parler de la procédure d'investiture, prévue à l'article 3, par laquelle l'Empire russe confirme l'accession au trône des souverains géorgiens qui, à cette occasion, doivent prêter serment de fidélité et de zèle au souverain russe, — survivance curieuse de l'ancien régime de vassalité — on ne peut s'empêcher de s'inquiéter de la reconnaissance à la Russie d'un « pouvoir suprême ». « Le Tsar de Karthlie et de Kakhétie, déclare l'article premier, ne reconnaissent d'autre souveraineté que le pouvoir suprême et la protection de Sa Majesté Impériale... » Pouvoir suprême veut dire pouvoir de décider en dernier ressort, pouvoir qui appartient à l'Etat vis-à-vis de ses démembrements territoriaux, commune ou province, jamais par rapport à un autre Etat. Par cette disposition, la Géorgie semble renoncer, virtuellement et à plus ou moins longue échéance, à sa condition d'Etat indépendant.

On connaît le sort du traité de 1783. Il fut déchiré par un acte unilatéral de la Russie : l'annexion pure et simple de la Géorgie en 1801. Rupture d'un engagement formel, violation de la règle « **Pacta sunt servanda** », dira-t-on ! En droit naturel ces affirmations s'avèrent justifiées, en droit positif de l'époque elles ne le sont pas : le droit positif c'est la souveraineté absolue de l'Etat, donc le règne incontesté de la politique et de l'arbitraire. Aussi l'acte d'annexion de la Russie fut-il entériné par les puissances étrangères sans grande résistance.

La conscience et le droit internationaux se montrent beaucoup plus exigeants de nos jours. L'annexion se trouve « condamnée » par le droit positif. C'est la raison pour laquelle, à des traités formels dont ils ne peuvent se dégager aussi librement que jadis, les Etats préfèrent des formes de domination moins patentes et plus subtiles. Ces formes qui se multiplient et se diversifient, on les englobe dans le terme générique de « protectorat de fait ». A la différence du « protectorat de droit » disparu des relations internationales, le « protectorat de fait » ne forme pas une nouvelle catégorie juridique ; il se borne à traduire par un mot commode l'état de dépendance, politique ou économique, d'un Etat vis-à-vis d'un autre. Sur ce point, le droit et la politique ont fini par se rejoindre, hélas ! au prix de l'effacement du droit et du triomphe de la politique.

III

Passons maintenant au plan de la technique et du droit. Ici, c'est toute la théorie des associations d'Etats qui se trouve en jeu. Le besoin de s'associer, de se grouper est aussi impérieux pour les personnes juridiques que pour les personnes physiques. Aussi les unions d'Etats ne cessent de se développer, chacune d'elles revêtant une forme originale. Dans toutes, un problème fondamental se pose : comment régler les rapports entre les Etats associés ?

Toute association implique en effet la répartition des compétences entre les associés, suivant diverses modalités techniques qui varient d'une union à l'autre. La mise en œuvre de ces compétences donne inévitablement naissance à des conflits, dits « conflits de compétences ». Comment assurer leur règlement pacifique ?

Dans le droit international du XVIII^e siècle, les conflits se résolvaient par application du principe de la souveraineté. La souveraineté, pouvoir suprême, ne souffre aucune division, ni partage, elle appartient en totalité soit à tous les Etats associés : système de coordination, soit à l'un d'entre eux : système de subordination. Dans le premier cas, il n'existe que deux moyens de trancher les conflits : la négociation ou le recours à la guerre. Dans le second, la volonté de l'Etat dominant met fin au différend. Le traité de 1783 appartient bien à ce type d'association : la Russie, munie, selon le traité, de « pouvoir suprême », n'aurait pas hésité à dicter sa décision à la Géorgie. Dans ces conditions, l'association devient un marché de dupe et, comme on l'a dit très justement, le protégé aurait besoin de protection avant tout vis-à-vis du protecteur.

Dans le droit international nouveau qui s'ébauche, on n'invoque plus le principe de la souveraineté. On dit plus simplement que la distribution des compétences étant l'œuvre de l'acte fondateur de l'association, c'est par application des dispositions statutaires qu'il convient de trancher les conflits de compétence. Or, il appartient au juge de dire et d'appliquer la règle de droit. L'association d'Etats postule donc la création d'une Cour de Justice, avec pouvoir de statuer souverainement. Les Etats faibles n'auront plus à craindre de s'associer aux Etats plus forts, le droit et la Cour

leur offrant des garanties sérieuses contre toute tentative de domination. Ici, c'est le droit qui prend sa revanche sur la politique.

••

Indubitablement, dans l'état des relations internationales prévalant au XVIII^e siècle, le traité de 1783, loin d'assurer à la Géorgie la protection qu'elle recherchait, annonçait sa prochaine disparition de la scène internationale.

Michel MOUSKHELY,
Professeur de Droit international public
à l'Université de Strasbourg.

LE R.P. PAUL PEETERS ET LES ETUDES GEORGIENNES

La rédaction de la revue « Le Destin de la Géorgie » nous comble, décidément, de surprises agréables. Voici qu'elle nous offre à présent un numéro spécial, consacré aux études géorgiennes ; quelques éminents savants occidentaux lui apportent leur précieuse collaboration.

Il aurait été profondément regrettable de ne pas saisir cette occasion, rare sinon unique, pour présenter aux lecteurs l'un des plus grands ibéri-sants, le R.P. Peeters, mort il y a six ans, dont l'œuvre est appréciée par tous les érudits, tous les maîtres ès sciences orientalistes. Mais les profanes en la matière et surtout les milieux intellectuels géorgiens aspirent également à connaître mieux le savant, fils de cette Belgique qui, chaque fois qu'elle l'a pu, n'a pas manqué de témoigner sa profonde sympathie à la lointaine Géorgie.

Disons toute de suite que, seul, un spécialiste est à même d'analyser son œuvre. En premier lieu, la connaissance approfondie du latin et du géorgien ancien est indispensable, puisqu'il a traduit, en cette langue scientifique internationale qu'est le latin, les auteurs géorgiens du bas Moyen Age. A cela doit s'ajouter une solide érudition, en ce qui concerne l'histoire religieuse et politique de l'Asie occidentale de cette époque : la Géorgie y occupe une place d'honneur et les grands événements qui bouleversèrent ces régions influencèrent profondément sa vie spirituelle et politique.

Loin de moi, par conséquent, l'idée d'analyser l'œuvre du R.P. Peeters. Uniquement guidé par l'admiration profonde enracinée en moi depuis vingt-six ans, depuis le jour où j'ai eu l'honneur et la joie de faire sa connaissance, ce que je voudrais, c'est essayer de présenter sa vie et son œuvre sur la Géorgie, dans ses aspects les plus généraux.

Bien qu'il ait quitté ce monde âgé de 80 ans, sa vie peut se résumer en quelques mots : noblesse, labeur sans relâche, rendement scientifique exceptionnel, tels sont les termes qui caractérisent cette longue existence.

Né le 20 septembre 1870, à Tournai, dans une famille de quinze enfants dont cinq, trois filles et deux garçons, entrèrent dans les Ordres, il fit ses études primaires et moyennes à l'École chrétienne, puis au Collège des Jésuites de sa ville natale et obtint le diplôme des humanités anciennes. Après son noviciat, il fut, à 20 ans, admis à l'Université catholique de Louvain, où il suivit les cours de philosophie scolastique. En 1894, après avoir brillamment défendu sa thèse de doctorat en philosophie, il fut nommé professeur au juvénat de Tronchiennes. Sa carrière pédagogique, tout en étant très chargée, ne l'empêcha pas d'accroître sans cesse son

érudition ; c'est ici que débute l'effort prodigieux qu'il fit pour l'étude des langues étrangères, dont il avait le génie, indiscutablement. Les résultats auxquels il parvint le prouvent : pour ses recherches et investigations scientifiques, il usait de trente-quatre langues.

Au début de notre siècle, une nouvelle voie s'ouvre à lui. La Société des Bollandistes l'adopte : l'ère des travaux exclusivement scientifiques commence. Le R.P. Peeters élit domicile au boulevard Saint-Michel, où il demeurera jusqu'à son dernier soupir.

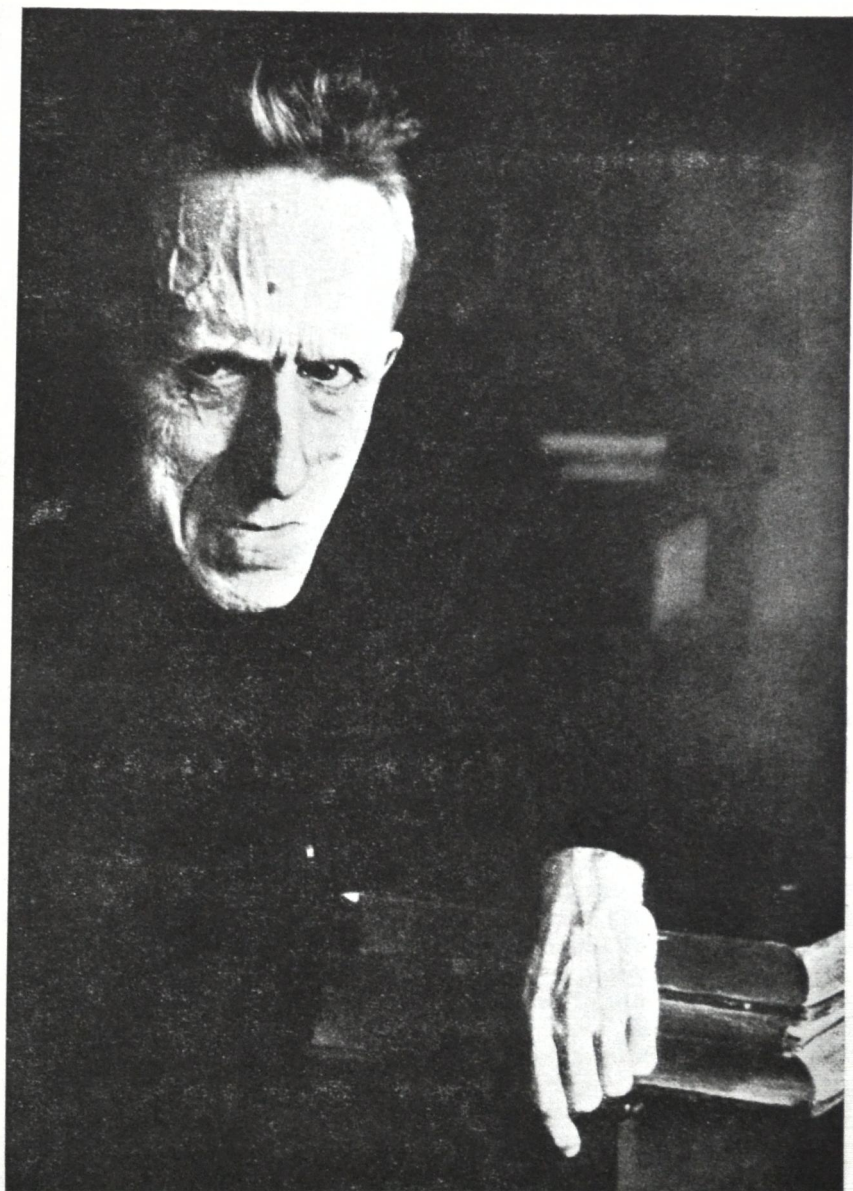
Avez-vous entendu parler, lecteurs lointains, de la Société des Bollandistes ?... Un grand bâtiment, sobre de lignes et d'aspect sévère, attire l'attention des promeneurs longeant, dans la capitale de la Belgique, le boulevard Saint-Michel. Au milieu, surplombée d'une tour, une chapelle se dresse, encadrée d'une majesté teintée de lourdeur. C'est là que siègent les Bollandistes, disciples de Jean Bolland (1596-1665) qui fonda cette Société en 1615.

Dans cette chapelle, les Bollandistes, qui font partie de l'Ordre des Jésuites, servent Dieu inlassablement, avec la piété rigide qui les caractérise. C'est là aussi, dans les vastes salles du Collège Saint-Michel, qu'ils veillent jalousement, de génération en génération, à la formation intellectuelle d'une jeunesse avide de s'instruire. C'est là enfin qu'ont été rassemblés les milliers de volumes composant aujourd'hui la Bibliothèque internationale, où peuvent se documenter savants et chercheurs qu'intéressent particulièrement l'histoire des religions, ou l'Histoire tout court.

Magnifique exemple de continuité dans l'effort, à travers vents et marées, énergie indomptable, volonté de triompher des obstacles, en apparence les plus infranchissables, — même la suppression temporaire de leur Ordre ne put freiner leur élan — magnifique exemple donné d'âge en âge par un groupe d'hommes uniquement guidés par leur idéal. Savants infatigables, chercheurs désintéressés, tels étaient les disciples de Jean Bolland, tels ils sont encore aujourd'hui, après 340 années d'existence, tels ils demeureront. Il n'est pour s'en convaincre que de lire « L'Œuvre des Bollandistes », due à la plume du R.P. Peeters lui-même.

C'est au sein de cette grande famille qu'il allait désormais se consacrer, presque entièrement, à l'orientalisme, vivement encouragé par la Société elle-même. Celle-ci, en effet, ne se contentant plus de recherches du domaine des « Vitæ Patrum », avait fait siens tous les problèmes touchant à l'histoire des premières églises chrétiennes, la littérature hagiographique originale des peuples lointains, la vie de saints étrangers, l'influence des grands événements internationaux sur l'évolution religieuse.

L'étude des textes originaux est, sans aucune doute, le meilleur moyen, sinon de découvrir, du moins d'approcher la vérité historique. Pour cela, il faut d'abord connaître l'histoire et surtout la langue du peuple auquel on s'intéresse. Inventorier et recenser, de façon rationnelle, les documents historiques, dresser les catalogues des textes manuscrits ou imprimés, créer des instituts scientifiques où ils sont rassemblés et mis à la portée des chercheurs, telles sont les tâches essentielles qui permettent aux



*Le Révérend Père Paul PEETERS.
Photographie prise par le Père J. Francken, bollandiste, avril 1944.*

savants de retourner aux sources. Ainsi le terrain s'ouvrira, propice aux investigations en profondeur.

Les nations prospères l'ont compris : elles ont mis à la disposition de leurs savants des sommes importantes, organisé des voyages, financé des fouilles archéologiques, créé des Musées, des Archives et des Bibliothèques spécialisés. Ceci explique que les plus importantes découvertes en l'espèce de vestiges d'une valeur parfois inestimable, sont presque toujours dues aux savants ressortissants des grandes puissances, chez lesquelles la science historique également a pu accomplir des progrès prodigieux.

Pour d'autres peuples, au passé souvent lourd de gloire, mais aujourd'hui appauvris, privés de leur autonomie, de tels efforts, de telles investigations sont devenus impossibles ; de ce fait, leurs trésors historiques et littéraires, ou bien ont pris le chemin de l'étranger, ou bien restent enfouis, inaccessibles, ignorés même du monde scientifique.

La Nation Géorgienne est l'un de ces peuples. Néanmoins, elle est parvenue, grâce à un amour passionné de son patrimoine artistique et littéraire, à sauver d'une perte certaine des écrits précieux, de magnifiques édifices qui restent encore debout, parmi tant d'autres tombés en ruines, une partie enfin de ses trésors spirituels.

L'Eglise nationale fit tout ce qui était en son pouvoir — et même l'impossible — pour sauvegarder sa pureté traditionnelle. Le christianisme devint, comme un emblème, le drapeau national, le premier élément de la nationalité géorgienne. Pour résister aux assauts du monophysisme, du mazdéisme et de l'islamisme, cette Eglise se forgea des armes puissantes. Grâce aux efforts de savants Pères géorgiens, tant dans leur pays qu'à l'étranger, en Grèce, en Syrie, en Palestine, ailleurs encore, se créèrent des centres religieux et scientifiques. Ces efforts inlassables, qui se poursuivirent des siècles durant, ont fait que le trésor hagiographique géorgien est, comme l'a dit le savant Jüllicher, « l'un des plus riches qui soit », en dépit des amoindrissements causés par des destructeurs fanatiques (1).

Oui, il existait encore une quantité exceptionnelle de vestiges, dont l'importance et la qualité ne sont plus niées aujourd'hui. Mais ils étaient dispersés aux quatre coins du monde, l'inventaire n'en avait encore jamais été fait et il n'existait aucun catalogue permettant de les situer, moins encore d'instituts où ils auraient pu être groupés.

Pour un géorgisant, la tâche était donc doublement difficile. Et sans doute est-ce l'une des raisons pour lesquelles le trésor hagiographique géorgien restait dans l'oubli le plus injustifié. Jusqu'alors, pour la plupart des historiens, seuls comptaient les sources et les auteurs grecs ; là se trouvait, à leurs yeux, la clé de tous les mystères. Rarement d'autres pays attirèrent leur attention. Le R.P. Peeters n'a pas suivi leur exemple.

C'est la lecture des magnifiques travaux de Nicolas Marr et de Tsa-gareli qui l'ancre, me semble-t-il, dans sa résolution de se consacrer aux études géorgiennes. C'était en effet, la première tentative sérieuse de traduction et d'édition critiques des hagiographes géorgiens qui était offerte

(1) A. JÜLICHER : « Theologische Literaturzeitung », 1923, col. 398.

aux lecteurs par « Le Bulletin de l'Académie » de Saint-Petersbourg. Dès lors il affronta résolument toutes les difficultés.

Tout d'abord, parce qu'il entendait ne pas se contenter de traductions, il voulut pouvoir s'en référer aux textes originaux. Il se lança donc dans une nouvelle aventure : un dictionnaire, un texte traduit et la persévérance, telles furent ses armes. Il triompha une fois de plus, grâce à son génie des langues, devenant maître de celle des Géorgiens, isolée et riche, sans doute le seul vestige qui ait subsisté du sumérien.

ივანე ჯავახიშვილი

ივანე ჯავახიშვილი რ. პეტერს
გვ. ჯინსაგო 1924. 8. 11.

ქართული ენის

ისტორია

პეოტისა წიგნი

« Histoire du Peuple Géorgien », dédié par son auteur,
I. Djavakhichvili, au P. Paul Peeters.

Il aima cette langue qui, d'après lui, « possède un charme mystérieux et vainqueur »... « Il fut charmé et subjugué. Il voua au géorgien un grand amour et disait volontiers que sa conquête avait récompensé ses efforts et que ç'avait été pour lui, par excellence, la porte dorée de la littérature et de la psychologie du véritable Orient. Ce fut, en tout cas, le géorgien qui le fit peu à peu changer d'attitude envers le problème et l'originalité des lettres orientales chrétiennes » (1). Telle est l'opinion d'Henri Grégoire, lui aussi illustre orientaliste belge.

(1) H. GREGOIRE : « Notice sur la vie et les travaux du R.P. Paul Peeters ». Lue dans la séance du 25 janvier 1952 - Institut de France, Paris, 1952.

Une fois en possession de cette arme précieuse, qui le mettait à même d'ouvrir toutes les portes, le R.P. Peeters paracheva sa conquête linguistique par l'étude approfondie du panthéon païen de la Géorgie préchrétienne, celles du folklore, de la géographie politique et religieuse, de la toponymie, de l'archéologie, de la numismatique, de l'art chrétien, de la littérature et surtout de l'histoire du peuple géorgien.

Il parvint à établir des contacts utiles et durables, bien qu'entrecoupés, avec l'illustre historien J. Djavakhichvili, ancien recteur de l'Université de Tbilissi. La Bibliothèque des Bollandistes possède les principales œuvres de ce savant, portant une dédicace au R.P. Peeters. Les volumes des meilleurs philologues, historiens, archéologues géorgiens y sont également conservés : Akhvlediani, Chanidzé, Tchoubinachvili, Tsagareli, Jordania, Kekelidzé, Takaïchvili, Ingrokva, etc... Nicolas Marr, savant prodigieux mais « trop hardi », y a été lu et relu. La grande revue « *Amalecta Bollandiana* » contient, à partir de 1908, de nombreux articles bibliographiques concernant les publications de ces auteurs parvenues jusqu'à Bruxelles, articles qui représentent, en fait, de véritables études critiques et sont dûs au R.P. Peeters, pour qui, rappelons ce fait significatif, les Bollandistes créèrent une imprimerie spécialement destinée à l'édition des textes géorgiens.

Cependant, à Bruxelles comme à Tbilissi, la pénurie de documents était affligeante. Combien de fois le savant belge ne se plaignait-il pas que tel ou tel texte restât, pour lui, introuvable ! Combien de fois ne m'a-t-il pas dit que si l'Université de Tbilissi possédait telle ou telle publication, récemment parue en Europe, l'étude de certains problèmes aurait abouti à d'autres conclusions ! C'est ainsi, par exemple, qu'il attendait plusieurs années avant d'obtenir les photocopies des manuscrits de la version géorgienne de la vie de saint Porphyre de Gaza, manuscrits enfouis dans les archives du monastère de Guélatie qui, depuis des siècles, attendaient la lumière du jour.

L'activité du savant belge, dans le domaine géorgien, se poursuivit, inlassable, durant plus de quarante ans. Le P. Paul Devos, son disciple bollandiste, en a donné une synthèse claire et complète :

« Au point de vue hagiographique proprement dit, écrit-il, c'est sans conteste dans le champ de l'hagiographie géorgienne qu'il fit œuvre la plus féconde de pionnier... Ce secteur occupe aussi le plus de place dans sa production... De la prédominance que montre alors l'élément géorgien, il ne faut pas chercher loin un premier motif : le souvenir de sa bonne fortune et le souci de réparer l'injuste oubli dans lequel l'ancienne érudition a laissé la littérature géorgienne, cette « Cendrillon », comme il l'appelle, trop longtemps tenue pour inexistante » (1).

Que l'on partage, ou non, certaines de ses nombreuses théories, il ne peut nier que le R.P. Peeters ait puissamment contribué à conquérir, pour la littérature hagiographique géorgienne, le droit de cité. Et l'on sait combien cette littérature est étroitement liée à l'histoire politique de ce pays. L'illustre savant a su prouver également que tout orientaliste et histo-

(1) P. Paul DEVOS : « Le R.P. Paul Peeters », 1870-1950 - Bruxelles, 1951.

rien des premières églises chrétiennes et du Christianisme lui-même fait fausse route s'il ne tourne pas ses regards aussi vers la Géorgie. Le lecteur trouvera, à la fin de cet article, une liste bibliographique des principaux ouvrages consacrés par le Bollandiste belge à l'hagiographie géorgienne qui, précisons-le, réapparaît régulièrement dans ses écrits, même ayant trait à d'autres problèmes.

Je voudrais que ces indications aident un jour, dans leur tâche, ceux qui entreprendront d'étudier de manière approfondie l'œuvre immense du R.P. Peeters. Ce dont je ne doute pas, c'est qu'ils n'échapperont point à son emprise intellectuelle, faite de méthode, d'une érudition universelle, d'un remarquable esprit critique, s'alliant à un style d'une vivante concision et à une clairvoyance, une intuition véritablement miraculeuses...

16 (Fol. 418-419) მადის მოკვანე მოკვან-
 სთვს
 ლე. "ტყუარებ" ვე ჭადეკის უძნე
 ქართლ სენი სივსიკიკონებ მადსეგესნი
 და მადის იკი მბლად - მთ. 3 იკი
 უგუგა ვკლავსად და ტუნიკა მწაღე
 და თქა უკთე აქვე ებე უმეგთბვა
 მუთისა მადე ყოვად უსი და უკინბანს
 და აქმბა იკი მუნი ჭადეკისნი

manuscript
 18 (Fol. 419-420) მად მადის სკისკი
 მბისიკი

*Spécimen de l'écriture du R.P. P. Peeters (en géorgien) :
 un passage du manuscrit géorgien à Oxford.*

Il manquerait, à cette évocation du R.P. Peeters, un trait essentiel si je ne rappelais que, chaque fois que sa Patrie fut victime d'une agression, cet académicien en soutane se mua, devant l'envahisseur, en résistant acharné. Ses articles, parus dans la presse clandestine, font étrangement penser aux exhortations enflammées du moine géorgien J. Sabanisdzé, auteur du « Martyre de saint Abo » qui, au VIII^e siècle, exalta l'esprit de résistance de ses compatriotes, gémissant sous la domination arabe...

Je voudrais terminer ici mon exposé, mais tant de souvenirs me viennent à la mémoire que je ne puis chasser ! Je n'en évoquerai que deux.

Un Institut des Langues Slaves et Orientales avait été créé à l'Université de Bruxelles. Chaque pays dont la langue y était enseignée devait subvenir aux frais de cet enseignement, chose impossible aux Géorgiens, soumis aux rigueurs d'un interminable exil. Pour qu'une chaire fut créée, il leur fallait donc, tout d'abord, afin de pouvoir recueillir les fonds nécessaires, prouver que leur langue présentait un intérêt indéniable pour les études philologiques orientales. Tant était grande la notoriété dont le R.P. Peeters jouissait dans le monde scientifique et si générale l'estime que lui portaient non seulement les savants et les érudits, mais aussi les mécènes, qu'un appel dans ce sens fut entendu, à peine venait-il d'être lancé. Grâce à deux grands amis de la Géorgie, qui sont aussi de grands savants, MM. Georges Smets, Recteur de l'Université et Henri Grégoire, Directeur de l'Institut, les fonds indispensables furent recueillis et l'espoir des promoteurs de cette entreprise devint réalité : en 1931, une chaire de langue géorgienne était créée à l'Université de Bruxelles.

Deux ans plus tard arrivait à Bruxelles Euthime Takaïchvili, auteur bien connu des « Voyages archéologiques », éditeur-critique de textes anciens, fondateur du Musée géorgien. Il avait consacré son existence entière, infatigablement, à servir la science en se vouant particulièrement à l'étude de l'archéologie et de l'histoire géorgiennes. Et, ce faisant, il avait préservé d'incalculables trésors.

Il m'avait demandé de lui servir de guide et c'est ainsi que je l'accompagnais, lors de la visite qu'il tint à rendre, à peine arrivé, au R.P. Peeters.

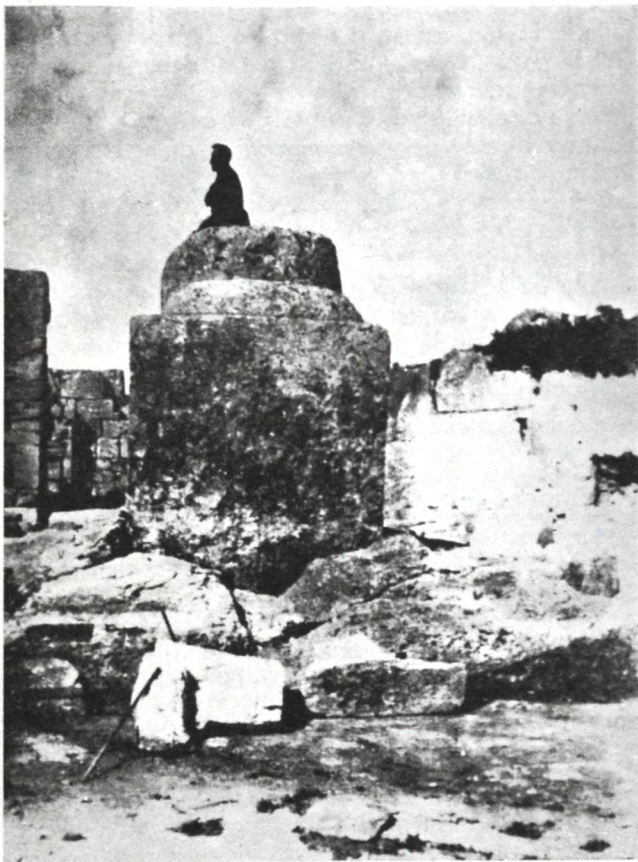
Nous entrâmes chez les Bollandistes. D'un âge avancé, — il avait à l'époque près de 75 ans — traînant sa jambe malade, Euthime Takaïchvili gravit avec peine les marches de l'escalier menant à la salle de lecture. Combien fut émouvante l'entrevue des deux savants ! Ils ne s'étaient jamais vus auparavant et, pourtant, il leur semblait se connaître depuis toujours tant ils étaient, par la Science, en communion d'idées, de sentiments et d'aspirations, tant aussi l'œuvre de chacun d'eux était familière à l'autre. Aussi bien, le R.P. Peeters ne manqua pas de dire à son interlocuteur le prix qu'il attachait à ses « Voyages » dont, ajoutait-il, il se séparait rarement.

Grand fut mon étonnement en découvrant la connaissance infiniment profonde, que jusqu'alors j'avais seulement pressentie, montrée par le Bollandiste, non seulement des grands auteurs et des grandes institutions géorgiennes, mais aussi de questions de détail ignorées bien souvent, même de spécialistes géorgiens : paléographie, archéologie, géographie, toponymie, histoire politique et histoire de la religion en Géorgie, rien ne lui avait échappé, rien n'avait de secrets pour lui.

Je vois encore, comme si c'était hier, les deux savants penchés sur la photographie d'un monolithe brisé, portant des inscriptions grecques, découvert par l'archéologue, lors d'un voyage fait en 1910 dans les régions septentrionales de la Géorgie. En vérité, oui, c'était merveille d'écouter les deux érudits dont l'un, Belge, n'ayant jamais approché la Géorgie, était parvenu par la seule volonté de s'instruire, à en connaître à fond et le passé et la langue.

Se promettant un au revoir très proche, les deux hommes se quittèrent, tels des amis de toujours, Pour toujours, hélas !...

Son labeur pendant plus de cinquante ans se traduisant par d'innombrables œuvres, toutes de qualité hors pair, valut au R.P. Peeters, outre l'admiration et l'estime du monde scientifique, les plus hautes distinctions. Et tout d'abord, en 1930, celle qui lui fut accordée par le Pape Pie XI en



*Voyage en Syrie.
Il y identifia deux églises géorgiennes en ruines.
On l'aperçoit sur la colonne du Stylite.*

personne, le nommant Consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites, section historique. Je me contenterai ici de citer. L'énumération qui suit en dit plus long, dans sa sécheresse, que tous les commentaires : 1933, membre de l'Académie Royale de Belgique ; 1941, président de la Société des Bollandistes et de la Société Belge d'Etudes Orientales ; 1943, profes-

seur au Collège de France ; 1945, membre étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de France ; 1946, docteur en théologie, honoris causa, de l'Université de Strasbourg ; 1947, docteur en théologie, honoris causa, de l'Université de Louvain ; 1950, le prix quinquennal des Sciences Historiques de Belgique lui est décerné.

Le 25 avril 1950, ses proches amis et ses admirateurs fêtèrent le 80^e anniversaire du R.P. Peeters. Ce devait être le dernier : cette noble existence touchait à sa fin.

Écoutons le P. Devos, qui en a décrit les derniers moments :

... « C'était le jeudi 18 août, un peu avant deux heures du matin, au quarante-neuvième jour anniversaire de son ordination sacerdotale, dans le grand collège endeuillé par deux fois déjà depuis le jeudi précédent et vaguement averti, aux dernières nouvelles, de cette troisième menace qui planait sur son plus vieil et plus ancien habitant.

« Penchés à son chevet, quelques visages familiers, que ses yeux n'apercevaient plus ; rangés autour de lui, ses vieux meubles, presque tous porteurs de quelque perfectionnement, ingénieux et compliqué, auquel il aimait, à ses moments perdus, d'occuper ses doigts ; et, surtout, les livres qui avaient fait partie de son existence... Jonchant la table. « pêle-mêle avec la liasse de son manuscrit, dont l'écriture, restée si étonnamment ferme et élégante, respirait l'énergie, à l'image de son âme, les épreuves de son dernier volume — son testament scientifique — que d'autres achèveraient de corriger.

« La veille, levé le premier, comme chaque matin, à 4 h. 30, il avait célébré la messe, s'était senti légèrement indisposé après le déjeuner, n'avait point paru à la Bibliothèque et, le soir, vers 7 heures, gagné par la fièvre... le bon ouvrier se couchait, pour ne plus se relever. La mort, elle seule, parvenait à arrêter ce cœur, ce corps, cette tête qui n'avaient jamais connu de repos ; à pacifier, dans la contemplation d'un Visage enfin révélé, les traits extraordinairement mobiles et expressifs de ce pèlerin, en marche vers la vérité depuis quatre-vingts ans... »

♦♦

Une pluie fine hachurait le ciel obscurci par les nuages. Une fois de plus, je me dirigeais vers la Maison des Bollandistes, le cœur et l'âme emplis d'une profonde tristesse. Je ne le verrai plus, cet homme humble, accueillant, amical. Plus jamais je n'entendrai son salut énergique, lancé dans cette langue géorgienne qui l'avait subjugué...

Les plus éminentes personnalités du monde ecclésiastiques et du monde scientifique, tant belges qu'étrangères, de diverses religions, d'opinions différentes, étaient venues lui rendre un dernier, un suprême hommage. À peine avaient-elles pu trouver place dans la nef de cette chapelle qu'il avait tant aimée... Des orgues, s'élevèrent de sublimes accents. Je fermis les yeux et, tout à coup, il me sembla voir défiler tous ceux qui, jadis et naguère, avaient œuvré inlassablement pour le triomphe de la civilisation chrétienne : Sabanisdzé, Modrékili, Mertchouli, Seithi, Khandzéli, saint Euthime et saint Georges... Ils étaient là, tous, entourant le R.P. Peeters comme s'ils voulaient, eux aussi, lui rendre hommage. N'avait-

il pas poursuivi leur tâche, parachevé leur œuvre ? Les arrachant à l'oubli, il les avait, en quelque sorte, rendu à la vie... « Saoukouno ikos khseneba cheni ! » murmurais-je. Il en sera ainsi, j'en ai la conviction profonde : la Nation Géorgienne n'est pas oublieuse.

Marc IBERE.

Liste des principales œuvres du R.P. Peeters, consacrées à l'Hagiographie Géorgienne (dans les « Analecta Bollandiana ») :

1. S. Romain le néo-martyr, d'après un document géorgien, t. XXX, 393-427 (1911).
2. La version géorgienne de l'autobiographie de Denys l'Aréopagite, t. XXXI (1912).
3. S. Hilarion d'Ibérie, t. XXXII (1913).
4. S. Razden le Persan, t. XXXIII (1914).
5. Histoires monastiques géorgiennes, t. XXXVI-XXXVII (1917-1919, paru en 1922-1923). Existe également en ouvrage séparé, 319 p, 1923.)
6. La version ibéro-arménienne de l'autobiographie de Denys l'Aréopagite, t. XXXIX (1921), 277-313.
7. La Passion géorgienne des SS. Théodore, Julien, Eubulus, Malcamon, Moctimus et Salamanès, t. XLIV (1926). En collaboration avec Robert P. Blake.
8. L'église géorgienne du Clibanion au Mont Admirable, t. XLVI (1928).
9. La première traduction latine de « Barlaam et Joasaph » et son original grec, t. XLIX (1931).
10. Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques, t. L (1932).
11. Un colophon géorgien de Thornik le Moine, t. L (1932).
12. Jérémie, évêque de l'Ibérie perse, t. LII (1934).
13. Les Khazars dans la Passion de S. Abo de Tiflis, t. LII (1934).
14. Sainte Schouschanik, martyre en Arméno-Géorgie, t. LIII (1935).
15. La vie géorgienne de S. Porphyre de Gaza, t. LX (1941), 61-216 (textes géorgiens).

Voir : Bibliographie complète des œuvres du R.P. P. Peeters dans l'ouvrage du P. P. Devos, déjà cité, p. 48-59.

DE MYTHOLOGIE GEORGIENNE (1)

Amirani : Prométhée.

Le Titan a donné le feu du ciel aux hommes. Il l'a ravi aux dieux. C'est pourquoi, attaché à un rocher du Caucase, il est désormais exposé à la voracité de l'aigle qui, oiseau du soleil, le dévore.

Or voici comment, dans une des versions géorgiennes, se présente le mythe. Deux chiens, dont l'un est blanc et l'autre noir, lèchent continuellement la chaîne par laquelle Prométhée, en géorgien : Amirani, est retenu au rocher. Au moment où la chaîne, à force de s'amincir, faillit être brisée par celui qu'elle retenait captif — ici le mythe se mue en action mystique : en conséquence nous passons du langage du mythe à celui de l'histoire — à ce moment, au petit matin du jeudi de la semaine sainte, retentissait, dans toute la Géorgie, le marteau de la forge : tous les forgerons se mettaient à forger une nouvelle chaîne. Et si on leur demandait pourquoi une nouvelle chaîne, ils répondaient : « C'est pour le cas où Amirani réussirait à se libérer. »

On voit que cette version géorgienne du Mythe de Prométhée rend frappant et sensible le forfait du Titan.

Mentionnons ici, à ce propos, une question au sujet de laquelle on se perd en conjectures : pourquoi l'aigle dévore-t-il précisément le foie de Prométhée ? La langue géorgienne nous donne aussi le moyen de résoudre cette énigme. Le foie est le siège de cette force psychique qui détermine et contrôle le moment de transition par lequel on passe de l'état de veille à celui de sommeil. Le foie vient-il à être atteint, c'est la preuve que l'on est surveillé. Prométhée étant un agresseur, il est toujours sur ses gardes, obligé à une constante vigilance. Et ce qu'il y a de curieux, c'est le fait que les dieux le punissent précisément en faisant croître en lui démesurément cet organe. En dévorant le foie de Prométhée, l'aigle le tient par là continuellement en éveil et l'empêche de jamais trouver le sommeil. En géorgien, les deux mots « être surveillé » et « foie » se prononcent presque identiquement : « ghwidsili » et « ghwidslï ». L'énigme est ainsi résolue.

Ouvrons une parenthèse. Qu'en est-il du rôle que le mythe attribue à Ahura-Mazda et, d'autre part, celui de Mitra dans la tradition iranienne ? Ne furent-ils pas l'un et l'autre présentés comme privés de sommeil ? Il nous paraît aisé de donner la réponse suivante : Prométhée, comme agresseur, reste dans les limites de son moi qui, cela se conçoit bien, ne peut rien supporter d'autre que cet état privé de sommeil. Ahura-Mazda

(1) Extraits de l'ouvrage inédit : *La Géorgie en son image du monde*, traduit de l'allemand.

et Mitra, au contraire, qui ont fondu leur moi dans l'Être supra-personnel, n'ont pas besoin, somme toute, de sommeil.

DALI

C'est un mythe d'une des tribus montagnardes de Géorgie, les Svaniens. Evoquons tout d'abord « le climat » du mythe de Dali ou, pour ainsi dire, les conditions dans lesquelles il a été enfanté.

Dans la tribu des Svaniens, la chasse, et particulièrement la chasse au bouquetin, est un acte sacrificiel. Lorsque les chasseurs partent à la chasse, ils se munissent du pain du sacrifice, appelé « lamsir », d'une petite cruche de vin, de bougies de cire et d'un morceau de bouquetin fumé. Si un chasseur a chez lui une femme en état d'indisposition mensuelle, il ne peut pas aller à la chasse. De même, s'il a « connu » une femme dans la nuit qui précède le départ.

Parvenus à un tournant du chemin, les chasseurs font halte. Ils se lavent le visage avec de l'eau de source, allument les bougies, prennent trois miches de pain dans la main et, se tournant du côté de l'Est, se mettent à prier la déesse de la chasse, Dali. Puis, après le repas, ils poursuivent leur chemin. Si, en cours de route, ils aperçoivent une grenouille verte, ils se disent avec joie : c'est un heureux présage. Si, par contre, ils entendent, sur leur gauche, la jacasserie d'une pie, c'est pour eux un signe de mauvais augure. Ils trouvent une pierre d'une espèce particulière sur laquelle chacun jette des cailloux pour consulter le sort. Ils parlent peu, sachant qu'il convient de se taire pendant la chasse. Ils ne s'adressent l'un à l'autre qu'en utilisant le mot : « napol », qui signifie : oiseau ; ils ne s'interpellent pas entre eux par leur propre nom. Ils ne prononcent le mot « arme », mais emploient, à la place, celui de « tarkan » qui signifie : long bâton. Puis, lorsque vient la fin du jour, ils se réfugient dans une grotte où, dans l'attente angoissée des rêves qui viendront peut-être les visiter, ils passent la nuit. S'il leur arrive de rêver de vin, c'est un heureux présage : le sang du bouquetin coulera. Que l'un d'entre eux rêve d'une femme, il doit bien prendre garde de ne pas se donner complètement à elle.

Le lendemain matin, au petit jour, ils s'enfoncent plus profondément dans la forêt et s'établissent dans un endroit qu'eux seuls connaissent. Si alors ils entendent tout à coup cajoler un geai, ils sont remplis de joie : ils s'attendent en effet à trouver dans les parages des bouquetins. Ils connaissent la secrète relation qui existe entre cet oiseau et ces animaux. Cet oiseau transporte, pendant l'été, de l'herbe dans les grottes, afin que les animaux aient du fourrage pendant l'hiver. Lui-même se nourrit de leurs excréments. Aussitôt qu'il aperçoit un chasseur, il se met à siffier d'une manière à la fois rauque et plaintive : c'est ainsi qu'il avertit ses amis.

Dès que les bouquetins apparaissent, les chasseurs, possédés par leur passion, les suivent des yeux. Ils admirent leur cou élancé, raide et puissant, leurs longues jambes nerveuses, leurs yeux sombres pleins de mélancolie, leurs cornes fièrement dressées en arrière et, dans l'ensemble, toute cette force que l'on sent tendue en eux, toujours prête à bondir.

Les chasseurs se tiennent là, immobiles, attendant le moment favorable. Les bouquetins paissent avidement, relevant la tête au moindre bruit, dressant leurs petites oreilles pointues et humant l'air de leurs fines narines. Tout à coup, comme s'ils avaient flairé la présence d'un danger, ils s'élancent impétueusement jusqu'au bas de la pente. Alors les chasseurs, qui jusque-là étaient restés cachés, s'élancent à leur poursuite, en suivant furtivement leurs traces. La chasse est commencée.

Le bouquetin qui est tué est offert en sacrifice à la déesse de la forêt. Les chasseurs baisent le visage triste de l'animal qui vient d'être abattu. Ils éprouvent une espèce de frisson sacré, transportant leur butin dans une hutte et se mettant à chanter de joyeux chants de chasse. Maintenant, ils baisent leurs armes et, après avoir adressé une prière de reconnaissance à la déesse Dali pour le butin de la chasse, ils prennent le chemin du retour. Dans leur village, ils sont accueillis comme des héros, avec des cris de joie et des vœux de bonheur. La viande de l'animal est conservée et ses cornes sont déposées dans une chapelle et consacrées à la déesse. Le paganisme continue ici à vivre dans le christianisme.

Le bouquetin est l'animal préféré de la déesse de la chasse. Toutefois le bouquetin blanc (« divegui thvaal »), l'animal totem de la race, est et reste son animal de prédilection. On ne doit jamais le tuer. Tel est le cadre, le « climat » du mythe.

Il arrive cependant, de temps en temps, quelque chose de curieux. Ainsi, par exemple, un chasseur s'éprend de toute la force de ses sens de la déesse. Il est « daleluldune », c'est-à-dire possédé de Dali. La passion pleine de désirs qu'il éprouve pour la déesse s'est transformée en lui en un feu qui le dévore implacablement. Revenu à l'état sauvage, il erre dans la forêt pour rencontrer l'objet de ses désirs. Le mythe nous conte. Un jour, le chasseur « daleluldune » rencontre la déesse qui se laisse aimer de lui, mais elle ne lui cède qu'à la condition qu'il ne touche plus à aucune femme mortelle. Quelle condition n'accepterait-il pas ? Ce bonheur, si avidement espéré, il le connaît enfin. Mais voici que, toujours en proie à ses désirs et restant dans les conditions de la vie réelle, il ne se trouve pas capable de tenir longtemps le serment sacré. Le jour vient où il le rompt. La trahison va devoir alors être expiée. Allant de nouveau dans la forêt pour y recevoir sa divine amante, le chasseur aperçoit, à un détour du chemin et en train de paître, l'animal de prédilection de la déesse de la chasse, le bouquetin blanc. L'animal sacré, totem de la race, broute seul. Flairant une présence humaine, il se détourne et disparaît de côté. Aussitôt le chasseur se lance à sa poursuite. Mais voici que, tout à coup, au bord de l'abîme, Dali, la déesse, lui apparaît sous les traits du bouquetin, puis disparaît instantanément. Saisi au plus profond de lui-même par cette rencontre, il se précipite vers la déesse et tombe dans l'abîme.

Tel est le mythe. (Mes lecteurs de langue allemande savent que ce mythe constitue le fond de mon roman « L'appel de la déesse ».)

A méditer sur ce mythe, on en vient involontairement à penser à l'Artémis des Grecs ou à la Diane des Romains. Mais du point de vue de sa signification profonde, quelle différence entre le mythe gréco-romain et

le mythe géorgien ! Un jour, un chasseur, du nom d'Aktaïon, surprend la déesse, entourée de nymphes, en train de se baigner dans un fleuve. Au moment où, captivé par l'attrait qu'exerce sur lui cette enivrante nudité, il se prend dans un accès de folie à la désirer, la déesse le métamorphose en cerf et le chasseur est dévoré par ses propres chiens. Or, ici, les chiens incarnent ses désirs. Le sens du mythe est facile à discerner : le mortel qui s'est pris de désirs pour la déesse est un sacrilège et, comme tel, mérite la mort.

Que le mythe géorgien est différent ! Ce dernier sait aussi que le chasseur est mortel et que, comme tel, il ne peut avoir accès auprès de la déesse. Mais il sait en même temps que, quoique déchu de Dieu, l'homme n'a pas perdu son origine divine. Certes le bonheur du Paradis n'existe plus pour lui, mais ce bonheur, tel une flamme perpétuelle, brûle néanmoins en lui avec l'ardeur d'une profonde nostalgie. Guidé par un obscur pressentiment, il entrevoit, en se reportant en arrière dans le temps, le jardin d'Eden et perçoit dans l'image la saveur de ce bonheur perdu. Dans l'amour est cette image : Dali. (Béatrice, Laura et la « Dame » au Moyen-Âge.) Cette image n'apparaît-elle pas au travers de toutes les rencontres de l'amour ? Quand la déesse dit au chasseur qu'il peut l'aimer, mais qu'il ne peut plus désormais connaître de femme mortelle, cela signifie que l'amant doit aimer, dans l'amante mortelle, celle qui est immortelle : Dali, l'image réelle de la déesse. Mais si, entraîné par la seule séduction des sens, l'amant ne goûte auprès de l'amante que le plaisir que lui offre sa nature charnelle et périssable, c'est lui-même, qu'avec l'image de la déesse, il détruit. En cela, il se condamne lui-même.

Grigol ROBAKIDSE.

EINE KLEINE BEMERKUNG ZUR FRAGE DER VORFAHREN DER GEORGIER

Die amerikanische Ausgabe der « Ostprobleme », 1951, veröffentlichte die Uebersetzung des Artikels von S. Djanaschia und N. Berdsenischvili, der georgisch in der Zeitung « der Kommunist » und dann russisch in « der Pravda » 1945 erschien. Der Artikel heisst : « Unsere rechtmässigen Forderungen von der Tuerkei ». Es handelt sich hier um die von den Tuerken besetzten Suedwestlichen Provinzen Georgiens.

Die Ansprueche der Georgier auf diese Teile ihres Landes sind durchaus berechtigt, hier interessiert uns aber eine andere Sache, ein Missverstaendnis, das seit Langem besteht : Die Verfasser des Artikels halten die Hethiter und Subaraer, die im II. Jahrtausend v. Chr. im Vorderasien herrschende Voelker waren, fuer « Vorfahren » der Georgier.

Diese Behauptung findet man oft in der wissenschaftlichen Literatur, nach unserer Meinung hat sie aber absolut keinen Grund.

Es gibt Voelker, die grade die Sprache ihrer « Vorfahren » verloren und sich eine fremde Sprache angeeignet haben, — unter dem Druck bestimmter Umstaende. Es gibt aber auch Voelker, die seit den aeltesten Zeiten dieselbe Sprache sprechen, die die Vorfahren sprachen, deren Veraenderung im Laufe der Zeiten festzustellen ist, wenn man die vorhandene alte Literatur mit der neuen dieser Voelker vergleicht. Nur diesem Falle darf das « alte » Volk als Vorfahre des « neuen » gelten, weil die alten Volksgenossen die Sprache sprachen, aus welcher sich die neue Sprache des Volkes entwickelt hat.

Aber weder im Hethiterlande, noch im Lande der Subaraeer, noch im Lande der Urartaeer und noch irgendwo in Kleinasien oder in Nordmesopotamien ist bisher eine Inschrift, — Keilschrift oder eine andere, — gefunden worden, die in einer Sprache der georgischen Gruppe (tschanisch-megrelisch, swanisch oder georgisch) abgefasst waere. Hethitisch ist indogermanisch (wenn auch mit vielen nicht-indogermanischen Elementen, die es in sich aufgenommen hatte), das Chrurritische (Subaraeische) weist eine gewisse Verwandtschaft mit dem Urartaeischen auf, die beiden sind aber mit dem Georgischen nicht verwandt. Einige grammatische Formen und Woerter, die in diesen drei Sprachen aehnlich sind, beweisen doch nicht, dass sie miteinander in genetischer Verwandtschaft stehen. Das sogenannte Protochattische, soweit wir die in dieser Sprache abgefassten Texte verstehen, weist nichts georgisches, nichts tschanisch-megrelisches, nichts swanisches oder « ur-georgisches » auf, ausgenommen wieder einige grammatische Formen und einzelne Woerter, deren Bedeutung auch nicht immer sicher erkannt ist.

Eine andere Erscheinung ist die Entlehnung von einem Volke bei dem anderen der Woerter, der Elemente der materiellen Kultur, der religioesen Vorstellungen, der Gottheiten usw. Auch die miteinander garnicht verwandten Voelker koennen gleiche Rassen-elemente in ihren Koerpern enthalten. Das ist infolge der Eroberung eines Volkes von dem anderen, der langen Herrschaft eines Volkes in einem fremden Lande, des Voelkerverkehrs ueberhaupt sogar unvermeidlich. Z. B. waren im griechischen Volkskoerper nicht-nordische, also nicht-indogermanische Rassen-elemente vorhanden ; das Griechische enthaelt Woerter kleinasiatischer Herkunft ; manche griechische religioese Vorstellungen, einige Goetter und deren Kultus waren kleinasiatisch ;

der Einfluss der alten mittelmeerlaendischen und kleinasiatischen Kultur auf die griechische ist unbestreitbar. Duerfen wir aber deswegen diese mittelmeerlaendischen oder kleinasiatischen Voelker als «Vorfahren» der Griechen erklaren? Sind doch diese ganz anderswo zu suchen! — Ebenso finden wir im georgischen Volkskoerper Menschentypen verschiedener Rassen. — asianische und andere, — die sich von den typischen Georgiern unterscheiden; im altgeorgischen Heidentum sind asianische religioese Vorstellungen und im georgischen heidnischen Pantheon asianische (auch hethitische) Gottheiten festzustellen; in der georgischen Sprache finden wir solche Woerter, die georgische Sprachwissenschaft nicht erklaren kann, — entlehnt bei den Voelkern, die seit den uralten Zeiten mit ihren Sprachen ausgestorben und uns unbekannt geblieben sind, und noch mehr sind Elemente der fremden materiellen Kultur, die die georgische Kultur im Laufe der zeiten in sich aufnahm. Das alles ist aber wieder kein Grund fuer die Georgier, fremde Voelker, die irgendwie und irgendwann ihren Einfluss auf sie ausgeuebt haben, als ihre «Vorfahren» gelten zu lassen.

Ich will noch mehr sagen: Die einzige Sprache, die mit dem Georgischen genetisch verwandt zu sein scheint, ist die sumerische Sprache, wie ich es oft behauptet habe und auch jetzt behaupte. Aber auch diese Verwandtschaft ist eine entfernte, nicht etwa solche, dass wir das Sumerische in die georgische Sprachengruppe (georgisch - tschanisch - megrelisch - swanisch) einreiben koennten. Deshalb waere es absurd zu denken, die alten Sumerer waeren «Vorfahren» der Georgier. Auch die Ergebnisse der Ausgrabungen in Georgien (z. B. in Thrialeti, Suedostgeorgien, vgl. dazu Sch. Amiranaschwili, Geschichte der georgischen Kunst [russ.], SS. 31,34), die auf die uralten Beziehungen zwischen Georgien und Sumer hinweisen, beweisen hinsichtlich der Abstammung der Georgier von den sumerischen «Vorfahren» gar nichts. Diese uralten Beziehungen der Sumerer mit den Georgiern, die Verwandtschaft ihrer Sprachen usw. lassen uns nur vermuten, dass es einst eine besondere Voelkergruppe gab, die in den jetzt von den Georgiern bewohnten Gebieten des Kaukasus und suedlich und suedwestlich davon sesshaft waren. Ihre Sprachen waren miteinander verwandt, aber nicht mit dem Hethitischen, Urartaetischen usw. Die Sumerer, die zu dieser Gruppe der Voelker gehoerten, zogen nach Sueden und fanden ihre neue Heimat in Suedmesopotamien, wo sie ihre uns jetzt wohlbekannte grosse, in der Geschichte gleich der aegyptischen die aelteste Kultur schufen. Die Georgier blieben aber in Norden, in ihrer alten Heimat, wo sie auch heute wohnen, waehrend die Sumerer schon viele Jahrhunderte v. Chr. als Nation zu existieren aufgehoert haben. Dass diese Voelker in uralten Zeiten vom Westeuropa in diese Gebiete eingedrungen sind, wie einige Forscher es vermuten, ist wahrscheinlich, aber unbestreitbare Beweise dafuer zu bringen muss den weiteren Forschungen vorbehalten bleiben.

Aber nicht diese Voelkerstaeimme sind die eigentlichen Vorfahren der Georgier, sondern die in der Geschichte bekannten Staeimme: Die Mes'chisch (*) -kharthischen, kolchischen u.a. Staeimme, aus deren Zusammenschluss die georgische Nation und der georgische Staat entstanden sind und deren schoepferische Faehigkeiten die georgische nationale Kultur geschaffen haben (**).

M. V. TSERETHELI.

(*) Das mes'chische Volk wird von manchen Forschern fuer frygisch, also indogermanisch gehalten, — wohl ohne jeden Grund. Die Mes'chis sind echte Georgier gewesen und sind his heute echte Georgier geblieben. Dass sie einmal Frygien erobert haben und besetzt hielten, ist kein Grund fuer ihre Identifizierung mit den Frygern.

(**) Siehe hierzu das grosse grundlegende Werk v. P. Ingorokwa: «Giorgi Mertschule» (Georg.), Thbilisi, 1954).

DIE KIRCHLICHE GEORGISCHE LITERATUR
EIN UEBERBLICK AUFGRUND DES NEUESTEN
BUCHES VON P. M. TARCHNISCHVILI

Bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts blieb die georgische Literatur im Westen so gut wie unbeachtet. F. A l t e r (1), selbst der georgischen Sprache nicht maechtig, hatte zwar 1798 auf einige georgische Handschriften und Buecher in Rom und Wien hingewiesen, aber richtig erschlossen wurde die georgische Literatur erst durch die grundlegenden Veroeffentlichungen von M. F. B r o s s e t (gest. 1880), der in seiner Grammatik (2) das sprachliche Ruestzeug schuf und den Bestand der georgischen Literaturdenkmaeler, soweit sie ihm bekannt waren, zusammenstellte und die wichtigsten georgischen Geschichtsquellen mit Uebersetzung und Erklarungen (3) herausgab. Daraufhin nahm auch in Georgien selbst die Erforschung der georgischen Literatur ihren Aufschwung. P. J o s e l i a n i edierte 1853 in T'bilisi das Geschichtswerk «C'qobilsitqvaoba» des Katholikos Anton I. (gest. 1788), das auch zahlreiche literaturgeschichtliche Nachrichten enthaelt. Besonders aber begannen die georgischen Gelehrten den Bestand der Handschriften in Georgien aufzunehmen, waehrend A. T s a g a r e l i vor allem die Handschriften in Jerusalem, auf dem Sinai und dem Athos katalogisierte und teilweise veroeffentlichte. Bahnbrechend waren sodann die Arbeiten vom N. M a r r und seiner Schule, denen wir viele Texteditionen und Untersuchungen verdanken. Unter Marrs Einfluss wandte sich der Bollandist P. P e e t e r s vor allem der Erforschung der georgischen Hagiographie und R. P. B l a k e, dem wir auch wichtige Handschriftenkataloge verdanken, dem Studium der georgischen Bibel zu. Durch ihre Publikationen stieg das Interesse der westlichen Wissenschaftler an der georgischen Literatur, zumal die georgische Sprache durch die Grammatik von M a r r - B r i e r e (4) eine ausgezeichnete Darstellung gefunden hatte.

Gleichwohl fehlte noch immer eine befriedigende Geschichte der georgischen Literatur. A. C h a c h a n a s c h w i l i und Z. T s c h i t ' s c h i n a d z e hatten zwar schon Vorarbeiten geliefert, die aber kaum ueber Russland hinaus bekannt wurden. Wie wenig damals ueber die georgische Literatur im Westen bekannt war, mag man aus den ueberaus kurzen Darstellungen von F. N. F i n c k (5) und A. B a u m s t a r k (6) ersehen.

Erst dem unermuedlichen K. K e k e l i d z e verdanken wir die erste ausfuehrliche Geschichte der georgischen Literatur (7), die aber zunaechst wieder nur einem kleinen Kreis zugaenglich war, da sie georgisch abgefasst ist. J. K a r s t hat das grosse Verdienst, alle wichtigen Ergebnisse dieses Buches in einer kurzen franzoesischen Bearbeitung (8) einem weiteren Kreis bequem zugaenglich gemacht zu haben. Gleichwohl blieb das Beduerfnis nach einer ausfuehrlichen Darstellung bestehen.

Dass dieser Wunsch wenigstens fuer die kirchliche georgische Literatur endlich in Erfuellung gegangen ist, verdanken wir einem ruehrigen Mitarbeiter dieser Zeitschrift, dem unermuedlichen P. M i c h e l T a r c h n i s c h v i l i, der in jahrelanger Arbeit den I. Band der Literaturgeschichte Kekelidzes in deutscher Sprache bearbeitet und durch Beruecksichtigung der neuesten Forschungsergebnisse und aller erreichbaren Literatur auf den neuesten Stand

gebracht hat (9). Damit ist uns eine wissenschaftlich zuverlaessige und moeglichst vollstaendige Darstellung der georgischen kirchlichen Literatur geschenkt worden, die nicht nur von der Wissenschaft dankbar begruessert wird, sondern auch geeignet ist, Interesse und Verstaendnis fuer das georgische Volk und seine altherwuerdige Literatur in weiteren Kreisen zu schaffen.

Es duerfte fuer die Leser dieser Zeitschrift von Interesse sein, anhand dieses Buches einen Gang durch die georgische Literaturgeschichte zu machen, um sich so selbst ein Urteil ueber die Reichtuemer der georgischen Literatur und den umfassenden Inhalt dieses Buches zu bilden.

Das Buch gliedert sich in 3 grosse Abschnitte : eine Einleitung (S. 7-80) und 2 Hauptteile, von denen der erste 74 bekannte Originalschriftsteller und Uebersetzer in chronologischer Reihenfolge behandelt (S. 81-310), waehrend der 2. Teil die verschiedenen Gattungen der georgischen Literatur enthaelt, deren Verfasser bzw. Uebersetzer nicht namentlich bekannt sind (S. 311-464). Ein Anhang (S. 465-497) bietet das alphabetische Verzeichnis von 204 hagiographischen Werken der vormetaphrastischen Redaktion, die in georgischer Ueberlieferung erhalten sind ; ein Register (S. 499-521) erschliesst den Inhalt des Buches.

Die *Einleitung* (S. 7-81) bringt nach einleitenden Bemerkungen (S. 7-9) ueber Wert und Bedeutung der georgischen Literatur in § 1 «*Hilfsquellen und fruere Darstellungen der Geschichte der georgischen Literatur*» (S. 9-19). Als Hilfsquellen kommen vor allem die alten Handschriftenverzeichnisse von Klosterbibliotheken, Testamente, Schenkungsurkunden und Lebensbeschreibungen von Schriftstellern infrage. Literaturgeschichtliche Darstellungen haben bereits Prinz Bagrat (16. Jahrh.), Katholikos Anton I. (gest. 1788) und Prinz Johann (19. Jahrh.) versucht. Aber erst mit Brosset beginnt die moderne Erforschung der georgischen Literatur.

§ 2 «*Die georgische Literatursprache und die Anfaenge der georgischen Literatur*» (S. 19-24) behandelt die Entwicklung der georgischen Sprache ueber die Form des «*Chan-meti*» (bis zum Ende des 7. Jahrh.) und des «*Hae-meti*» (8. Jahrh.) zum «*Klassischen Georgisch*» (ab etwa 800), die Geschichte der georgischen Schriftarten «*Chucuri*» (Priesterschrift) und «*mchedruli*» (Kriegerschrift), sowie die aeltesten Nachrichten ueber die Existenz einer georgischen Literatur, die in das 5. Jahrhundert hinaufweisen.

§ 3 «*Die Hauptperioden der Geschichte der georgischen kirchlichen Literatur*» (S. 24-53) zeichnet die grossen Zuege der Entwicklung der georgischen Literatur in 4 Perioden. Die *erste Periode*, von den Anfaengen bis etwa 980, gliedert sich wieder in 2 Abschnitte, deren erster bis etwa 700 reicht, und den man als «*orientalische Periode*» bezeichnen kann, weil sich in dieser Zeit die georgische Literatur in enger Beziehung zu palaestinensischen, syrischen und vor allem armenischen Traditionen entwickelt. Darauf folgt von 700 bis etwa 980 eine Epoche nationalen Charakters, in der sich das Erwachen des georgischen Nationalbewusstseins auch in der Literatur widerspiegelt und zu einer ersten Bluete der nationalen Hymnendichtung, Hagiographie und Geschichtsschreibung, zu einer eigenen Perikopenordnung und einer eigenen Weltaera fuehrt. Auch die Sprache dieser Periode haelt sich weitgehend von armenischen und griechischen Einflussen frei. Die *zweite Periode* (980-1250) umfasst das «*goldene Zeitalter*» der georgischen Literatur (S. 34-39), in der Georgien politisch und kulturell seine Bluetezeit erlebte und auch die georgische Literatur in enger Beruehrung mit der byzantinischen Kultur geradezu eine «*griechisch-byzantinische Periode*» durchlauft. In dieser Periode wirken die groessten Gestalten der georgischen Literatur : Euthymius und Georg vom Athos, Ephraem der Kleine, Johannes Petric'i, Arsen von Iqalt'o.

In jaehem Absturz folgt mit dem Niedergang des georgischen Reiches durch die verheerenden Einfaele der Mongolen und Tuerken auch ein trauriger Verfall der Literatur (1250-1500), aus dem sich das georgische Schifftum in der «*Periode der Wiedergeburt*» (1500-1830) nur langsam zu neuer Bluete

erhebt, so dass man noch von einem «silbernen Zeitalter» sprechen kann (S. 40-53). In Katholikos Anton I. (gest 1788) findet diese Epoche ihren Höhepunkt.

§ 4. «Bildungs- und Literaturzentren in Alt-Georgien» (S. 53-80) stellt die Nachrichten ueber bedeutende Schulen (S. 53-60) und Kloester (S. 60-80) zusammen. Neben den Schulen von Gelat'i, Iqalt'o und spaeter T'bilisi und Telavi sind vor allem die Kloester zu nennen wie z.B. Mar-Saba, Sinai, Jerusalem, der Berg Olympus in Bithynien, der Wunderbare und der Schwarze Berg bei Antiochien, das Petric'oni-Kloster in Bulgarien, vor allem aber der Berg Athos, der unter Euthymius und Georg ein georgisches Kulturzentrum ersten Ranges war. Aber auch in Georgien selbst erwiesen sich viele Kloester als kulturelle Mittelpunkte. Durch ihre Bibliotheken und Schreiberschulen waren bekannt Opiza, Schatberdi, Ischani, C'qarost'avi, Tbet'i, Oschki, Chachuli, Berta, Parchali und andere.

1. Hauptteil: «Originalschrifsteller und Uebersetzer» (S. 81-310). Hier werden in chronologischer Ordnung 74 Autoren angefuehrt beginnend mit Jakob Curtaveli, dem Verfasser des Martyriums der heiligen Schuschanik (um 480 geschrieben) und dem aeltesten georgischen Geschichtsschreiber, dem Diakon Gregor, sowie Martyrius, dem Verfasser der Vita des heiligen Schio Mghvimeli (6-7. Jh.). Aus dem 7. Jahrhundert werden behandelt Katholikos Kyrion (4 dogmatische Briefe) und Johannes von Bolnisi, von dem die aeltesten georgischen Homilien stammen, Leonti Mroveli schrieb die «Bekehrung K'art'lis» durch die heilige Nino und das «Leben der Koenige». Seine Werke bilden den ersten Teil der sog. «Georgischen Annalen» (K'art'lis-Tschovreba). Das 8. Jahrhundert ist vertreten durch das Martyrium des hl. Abo von T'bilisi, verfasst von Johannes Sabanisdze, etwas spaeter wirkt Set' der Uebersetzer, der aus dem Griechischen uebertrug. Katholikos Arsen von Sap'ara verfasste im 9. Jahrhundert eine geschichtliche Abhandlung ueber die Spaltung zwischen Georgien und Armenien, Stephan von Tbet'i verdanken wir das Martyrium des hl. Gobroni. Weitere Hagiographen dieser Periode sind Basilius von Zarzma (Vita des hl. Serapion), Georg Mertschuli (Vita des hl. Gregor von Chandz'a, gest. 861) und Katholikos Arsen II. (Viten der sog. «13 syrischen Vaeter»).

Aber auch ausserhalb Georgiens bluehte bereits die georgische Literatur: in Palaestina und spaeter auf dem Sinai wirkte im 10. Jahrhundert der Moench Johannes Zosima und die georgische Hymnendichtung erreichte einen Höhepunkt mit Johannes Mintschchi auf dem Sinai, wo zahlreiche seiner Gedichte noch in dortigen Handschriften erhalten sind, Johannes von Tbet'i und besonders Michael Modrekili, der in sein grosses, um 980 verfasstes Werk auch Hymnen anderer Dichter wie Ezra, Johannes K'onk'ozisdze, Kurdanaj und Philippus aufgenommen hat. Stephan Sananoisdze und David Tbeli beschliessen mit Uebersetzungen meist hagiographischen Inhalts diese erste bis etwa 980 reichende Epoche.

Am Anfang des «goldenen Zeitalters» der georgischen Literatur steht die ueberragende Gestalt des Euthymius M'ac'mideli (ges. 1028), der auf nahezu allen Gebieten der georgischen Literatur Meisterwerke geschaffen hat. Seiner Bedeutung entspricht die ausfuehrliche Darstellung (S. 126-154). Auf seine Lebensgeschichte (S. 126-131) folgt die lange Liste seiner Werke, zusammengestellt nach Fachgebieten, beginnend mit der Bibel (er revidierte den Text der Evangelien und Psalmen nach dem Griechischen und uebersetzte die Apokalypse des heiligen Johannes erstmals ins Georgische) und einer Reihe von Apokryphen (z. B. Briefwechsel des Abgar, verschiedene Apostelakten). Seine exegetischen Werke sind in der Hauptsache Uebersetzungen oder vielmehr freie Bearbeitungen von Werken des Andreas von Caesarea, Johannes Chrysostomus, Basilius des Grossen, Maximus Confessor und anderen. Aehnlich verhaelt es sich mit seinen dogmatischen und polemischen Werken. Dem praktischen Beduerfnis der Kloestergemeinde entsprechend nimmt das asketische, homiletische und hagiographische Schrifttum bei ihm einen breiten Raum ein. Unter seinen liturg.

Arbeiten ragen besonders hervor das Typikon, das kleine Synaxar, Euchologion und Horologion. Auch Busskanones und verschiedene kirchenrechtliche Schriften legen Zeugnis ab von der umfassenden Bildung und ungeheuren Arbeitskraft des Euthymius. Ein gegenwaertig viel eroertertes Problem ist das Verhaeltnis des Euthymius zum griechischen Barlaamroman. Die Schoepfungen des Euthymius erscheinen, auch wenn sie Uebersetzungen sind, geradezu als georgische Originale. Sein glaenzender Stil galt immer als der Hoehepunkt der georgischen Sprache und das nie erreichte Vorbild fuer die anderen georgischen Schriftsteller.

Auf Euthymius folgt *Georg M'ac'mideli* (gest. 1065), dem Euthymius an Arbeitskraft und Vielseitigkeit aehnlich (S. 154-174). Seine Revisionen der Psalmen und des Neuen Testaments sind im wesentlichen bis zum heutigen Tag der *textus receptus* der georgischen Kirche geblieben. Von ebenso nachhaltiger Wirkung waren seine Bearbeitungen liturgischer Werke wie z.B. Grosses Synaxar, Evangeliar, Lektionar, Menaen, Paraklitioni, Pentekostarion und Grosses Euchologion, wogegen seine hagiographischen und kirchenrechtlichen Uebersetzungen zuruecktreten. Eine selbstaendige Arbeit ist seine «Vita unseres seligen Vaters Johannes und des Euthymius», die fuer die Geschichte des georgischen Moenchtums auf dem Athos von grosser Bedeutung ist.

Als Uebersetzer, Hagiograph und asketischer Schriftsteller wirkte um 1100 der Priestermoench Theophilus, waehrend wir dem Priestermoench Georg die Vita seines Meisters Georg M'ac'mideli verdanken.

Vielseitig und gleich bedeutend als Gelehrter, Philologe, Philosoph und Uebersetzer war *Ephraem «der Kleine»* (S. 182-198), der in der 2. Haelfte des 11. Jahrhunderts auf dem Schwarzen Berge bei Antiochien taetig war und Erklaerungen zu den Apostelschriften und Psalmen verfasste; sein grosses Verdienst aber liegt darin, dass er durch seine Uebersetzung der *Dialectica* und *De fide orthodoxa* des Johannes von Damaskus die Georgier mit der patristischen Philosophie bekannt machte. Selbstaendige Werke sind seine geschichtlichen Arbeiten ueber Symeon, den Logotheten, und ueber die «Ursachen der Bekehrung der Georgier», worin er die Autokephalie der georgischen Kirche gegenueber Antiochien verteidigt. Neben zahlreichen Uebersetzungen aus dem Gebiet der Homiletik und Askese verdanken wir ihm noch gelehrte Scholien und jambische Dichtungen.

Ein wuerdiger Herrscher dieser grossen Zeit war Koenig David der Erbauer (1089-1125), nicht nur ein fachiger Staatsmann und Krieger, sondern auch ein feingebildeter Regent. Er hat die Literatur durch tiefempfundene Bussgesaenge bereichert.

Arsen von Iqall'o (S. 201-211) entfaltete um 1100 eine rege Uebersetzungstaetigkeit auf dem Schwarzen Berge bei Antiochien, bearbeitete dann in Konstantinopel sein Hauptwerk «*Dogmatikon*», eine Sammlung von insgesamt 53 Schriften verschiedener Autoren und Uebersetzer, eine Art theologische Summa, die sich in der georgischen Kirche hohen Ansehens erfreut; von aehnlicher Bedeutung wurde seine Uebersetzung des grossen Nomokanons des Photius.

Die letzte der grossen Gestalten dieser Glanzperiode ist *Johannes Petric'i* (S. 211-225), ein Schueler des Michael Psellos und Johannes Italos. Neben theologischen Werken und einigen kleineren Schriften ueber Astronomie und Astrologie ist er vor allem als Philosoph hervorgetreten. Er uebertrug Werke des Nemesius von Emesa, Proklus (seine Aristoteles-Uebersetzungen sind nicht erhalten) und suchte auch durch selbstaendige Arbeiten den Georgiern die griechische Philosophie nahezubringen, wie z.B. durch seine «Erklaerungen zur *Institutio theologica* des Proklus». Seine Sprache lehnt sich moeglichst eng an die griechische Vorlage an, scheut nicht vor neuen Wortbildungen zurueck und ist daher oft schwer verstaendlich. Trotzdem versuchten manche Schriftsteller der Folgezeit diesen «*petric'onischen Stil*» nachzuahmen.

Neben diesen Koryphaeen treten andere Schriftsteller etwas in den Hintergrund. Immerhin seien hier erwahnt der Moench Arsen, der Verfasser des Testaments von Koenig David III. (gest. 1125), der «Geschichte des Koenigs der Koenige» und der «Akten der Synode von Ruis-Urbnisi» und der metaphrastischen «Vita der hl. Nino». Auch den grossen Kanon des Andreas von Kreta uebertrug er (nach Euthymius und Georg) noch einmal in das Georgische. Dichtungen hinterliessen in dieser Epoche Johannes Antscheli, Johannes Schavt'eli, Katholikos Arsen Bulmaisimisdze, Koenig Demetrius I. (gest. 1156); Uebersetzungen Johannes Tschimtschimeli, Nikolaus Gulaberidze und Petrus Gelat'eli. Als Hagiographen sind Abuseridze Tbeli (Wunderthaten des hl. Georg, wichtig fuer die Kirchengeschichte) und Priester Makarius (Vita Petrus' des Iberers) hervorgetreten.

Nach der Periode des tiefen Verfalles ist erst zu Beginn des 16. Jahrhunderts wieder ein Schriftsteller zu erwahnen, Bagrat Batonischvili, der mit seinem «Bericht ueber die gottwidrigen Lehren der Ismaeliten» den Islam bekaempft. Aber erst mit Beginn des 18. Jahrhunderts gelangt die georgische Literatur mit den Werken von Cyprian Samt'avneli, Koenig Artschil (gest. 1712) und Saba Sulchan Orbeliani (gest. 1725) zu hoeherer Bluete. Ihnen folgen Nikolaus Rust'veli, Nikolaus T'bileli, Metropolit Romanos, Katholikos Bessarion Barat'ischvili-Orbelischvili, vor allem aber Timotheus Gabaschvili (gest. 1764) als Dogmatiker und Alek'si Meschischvili als Liturgiker, bei dem sich der russische Einfluss bereits stark bemerkbar macht. Um die georgische Bearbeitung armenischer Buecher bemuehte sich der gebuertige Armenier Philipp Qait'mazaschvili, meist in Zusammenarbeit mit georgischen Gelehrten wie Dositheos Tscherk'ezischvili und vor allem mit *Katholikos Anton I.* (gest. 1788), einem der bedeutendsten Kirchenfuersten Georgiens ueberhaupt und der ueberragenden Gestalt dieses «silbernen Zeitalters» der georgischen Literatur. In seinem bewegten, an Erfolgen und Rueckschlaegen reichen Leben (S. 274-78) fand er Zeit zu einer staunenswert umfangreichen und vielseitigen schriftstellerischen Taetigkeit (S. 279-88). Ihm verdankt Georgien eine «dreiteilige Theologie» in 4 Baenden, ein dogmatisch-polemische Monumentalwerk mit dem Titel «Mzametqveleba». Ferner bearbeitete er nach russischen Vorbildern Typikon, Menaeon und andere liturgische Buecher, bereicherte die Geschichtsschreibung durch sein «C'qobilsitqvaoba», ein in 4000 zweifsilbigen jambischen Versen verfasstes dogmatisches und geschichtliches Werk schrieb eine georgische Grammatik und uebertrug philosophische Werke von Symeon von Djulfa, Aristoteles, Porphyrius und David dem Unbesiegt, sowie Lehrbuecher von Baumeister und Wolff.

Unter seinen vielen Schuelern ragen hervor Jona Gedevanischvili, Rektor Gaios, Ambrosius Nekreseli und Anton Tzagareli Tschqondideli. Um die Uebersetzung griechischer Werke machte sich Johannes Xiphilinos Papuc'ischvili, ein Schueler des Johannes Osedze, verdient. Mit den geistlichen Schriftstellern Gabriel Meire und Jona Chelaschvili (gest. 1837). endet zu Beginn des 19. Jahrhunderts, kurz nach der Eingliederung Georgiens in das russische Staatsgebiet, die georgische kirchliche Literatur.

II. Hauptteil: «Gattungen der altgeorgischen Literatur» (S. 311-464). Dieser Teil des Buches ist den Werken gewidmet, deren Verfasser bzw. Uebersetzer unbekannt sind. Die ueberragende Stellung nehmen hier

§ 1 die «Bibeluebersetzungen» (S. 313-328) ein, die mehr und mehr das Interesse der westlichen Bibelwissenschaft erregen und die zu denaeltesten Teilen der georgischen Literatur ueberhaupt gehoeren. Dieaelteste Uebersetzung der 4 Evangelien (Otch-i'avi) mit armenischem Einschlag ist uns in der sogenannten Adisch-Handschrift (897) erhalten, spaetere Uebearbeitungen nach dem Griechischen bieten eine Reihe von Handschriften des 10. Jahrhunderts, noch juengere Revisionen stammen von Euthymius, Georg Mt'ac'mideli (textus receptus) und Johannes Tschimtschimeli. Dieaelteste Uebersetzung duerfte im 5. Jahrhundert anzusetzen sein. Im 6.-7. Jahrhundert erscheinen bereits zwei deutlich voneinander verschiedene Versionen wie Chan-meti (7. Jh.) und Hac-meti-Fragmente (8. Jh.) beweisen. Vom Alten Testament

gehören Psalter und Propheten-Texte der ältesten Schicht an. Die älteste Vollbibel wurde 978 im Kloster Oschki geschrieben und befindet sich jetzt auf dem Athos. Reiche Literaturangaben über Handschriften, Druckausgaben und Untersuchungen machen dieses Kapitel auch für die Bibelwissenschaft sehr wertvoll.

§ 2 « *Apokryphen* » (S. 328-355) finden sich schon früh und in grosser Zahl in georgischer Übertragung. Sie werden nach inhaltlichen Gesichtspunkten eingeteilt in Apokryphen zum Alten Testament (S. 334-36), zum Neuen Testament (Marien-Apokryphen, S. 336-338), hier besonders zu erwähnen « Das Buch des Joseph von Arimathaea und Bericht über die Errichtung der Kirche in Lydda », nur georgisch erhalten; Apokryphen über das Leben Christi, S. 338-341; der Apostel, S. 341-347; der Heiligen, S. 347-349).

§ 3 « *Exegese* » (S. 355-363) enthält viele wertvolle Übersetzungen bzw. Bearbeitungen aus dem Armenischen und Syrischen, vom 8. Jahrhundert ab meist aus dem Griechischen. Besonders wichtig sind einige Schriften Hippolyts, wie der Segen des Moses (nur armenisch und georgisch erhalten), Segen des Isaak und Segen Jakobs, Homilie über David und Goliath (nur georgisch erhalten) und Schriften des Epiphanius, z.B. De gemmis, und andere.

§ 4 « *Dogmatik* » (S. 364-368) besteht hauptsächlich aus alten Übersetzungen der Werke des Aphrahat, Leo I., Cyrill von Alexandrien, Theodor Abu Qurra und der wichtigsten orientalischen Kirchenväter. Arsen Iqalt'ocli hat die bedeutendsten davon in seinem Sammelwerk « Dogmatikon » zusammengestellt.

§ 5 « *Polemik* » (S. 368-386). Die Georgier hatten sich im Verlaufe ihrer leidvollen Geschichte vor allem mit dem persischen Mazdaismus, Judentum und ihrem grimmigsten Feind, dem Islam, geistig auseinanderzusetzen. Doch haben sich auch zahlreiche Streitschriften gegen Arianer, Nestorianer, Origenisten, Monotheleten, gegen Ikonoklasmus und Katholizismus, besonders aber gegen den Monophysitismus und die armenische Kirche erhalten.

§ 6 « *Hagiographie* » (S. 387-419). Diese Literaturgattung erfreut sich bei den Georgiern höchster Beliebtheit. Neben zahlreichen Übersetzungen interessieren besonders die originalgeorgischen Werke, unter denen sich Perlen der georgischen Literatur befinden, wie z.B. das Martyrium der hl. Schuschanik (um 480), das Martyrium des hl. Eustathius von Mchet'a (um 550), das Martyrium der 9 Knaben von Kola (6.-7. Jh.), das Martyrium des Herzogs Konstantin Kachaj, der 853 von den Arabern enthauptet wurde, die Viten der 13 syrischen Väter (in mehreren Rezensionen), unter denen Abibos Nekreseli, Johannes Zedazneli, David Garetscheli und Schio Mghvimeli die bekanntesten sind. Um 1100 herum entstanden die Martyrien des David und Konstantin (gest. 741), des Erzmartyrers Raschden (gest. im 5. Jh.) und des Königs Artschil (gest. um 787). Aus späterer Zeit stammen die zeitgenössischen Martyrien des hl. Lukas von Jerusalem (gest. um 1270), des hl. Nikolaus Dvali (gest. 1314 in Damaskus), der Königin K'et'evan, die Schah Abbas 1624 in Schiraz zu Tode martern liess, und das Martyrium der 3 fürstlichen Brüder Schalva, Bizina und Elizbar Tscholaqaschvili, die von den Persern 1661 qualvoll getötet wurden (10).

§ 7 « *Askese und Mystik* » (S. 419-424) besteht vor allem aus Übersetzungen, meist aus dem Griechischen. Bis zum 10. Jahrhundert waren schon eine ganze Reihe übersetzt, unter ihnen z.B. Stephanos Boskos, Arsen der Römer, Antonius der Grosse, sowie die Apophthegmata patrum.

§ 8 « *Homiletik* » (S. 424-429). Bis zum 10. Jahrhundert scheinen die wichtigsten Predigten der bekannten griechischen Homilisten übersetzt. Daneben finden sich aber auch Werke von sonst wenig bekannten Schriftstellern, wie z.B. Priester Timotheus von Jerusalem, Erzbischof Petrus von Jerusalem, Bischof Julius von Tabium, Priester Theodulus, Priester Gregor von Antiochien und Mönch Alexander von Cypern.

§ 9 « *Kirchenrecht* » (S. 429-438). Hier werden nur die wichtigsten Dokumente des Kirchenrechtes angeführt, gegliedert in Uebersetzungen (wie z.B. Nomokanon des Photius) und Originalurkunden, die sich zusammensetzen aus Disziplinarbestimmungen, Briefsammlungen, zivilrechtlichen Dokumenten, Synodalakten und Stiftungsurkunden. Hier ist zur Vervollstaendigung vor allem auf die reichlich angeführte Literatur, besonders auf die Arbeiten von J. Karst (11) zu verweisen.

§ 10 « *Liturgie* » (S. 439-448). Von den liturgischen Buechern finden die Typika von Jerusalem, Konstantinopel und Mar Saba Eingang in Georgien. Von manchen Kloestern sind die Stifter-Typika auf uns gekommen. Die fuer die liturgische Schriftlesung bestimmten Texte finden sich in zahlreichen Handschriften, die theils den durchlaufenden Schrifttext bieten, theils die Abschnitte fuer die einzelnen Feste enthalten. Die *Euchologien* enthalten im ersten Teil (Kondaki) die Messliturgien (Jakobus-, Petrus-, Chrysostomus-, Basilius, und Praesantificaten—Liturgie), im zweiten Teil verschiedene Segnungen (Benedictiones, Kurt'chevani). Dazu gesellen sich noch die hagiographischen Sammlungen und als Besonderheit der georgischen Kirche das « *Gulani* », ein Sammelwerk von oft erstaunlichen Ausmassen, das alle im Lauf des Kirchenjahres fuer den Gottesdienst noetigen Buecher in sich vereint und daher so gross ist, dass es kaum von einem Mann getragen werden kann.

§ 11 « *Poesie* » (S. 449-464). Dieser Abschnitt umfasst, dem Titel des Buches entsprechend, nur die geistliche Dichtung, d.h., die liturgischen Hymnen und die lehrhaft erzählenden Dichtungen. Neben der Bearbeitung griechischer *Hymnensammlungen* (Oktoechos, Triodion, Menaeon) hat Georgien eine stattliche Reihe eigener Hymnendichtungen aufzuweisen, von denen die wichtigsten von Johannes Mintschchi und Michael Modrekili stammen. Doch haben sich daneben die meisten georgischen Schriftsteller auch als Dichter betätigt. Zur Festlegung des musikalischen Vortrages findet sich schon im 10. Jahrhundert ein eigenes *Notensystem* (georgische Neumen, Nischnebi). Nicht zur Verwendung bei der Liturgie, sondern der persoelichen Erbauung diente die lehrhaft-*erzählende Dichtung*, die von den Grossen der georgischen Literatur, wie Euthymius, Georg, Ephraem, Arsen von Iqalt'o, Johannes Petric'i u.a. in Uebersetzungen, freien Bearbeitungen und Originalschöpfungen gepflegt worden ist. Im 18. Jahrhundert erlebte sie, besonders in der Form der alphabetischen Dichtung (Anbant'-K'eba = Lob des Alphabetes) eine neue Blüthe.

Der *Anhang* (S. 465-497) bringt ein alphabetisches Verzeichnis von 204 hagiographischen Werken, die sich im Georgischen in ihrer aeltesten, vormetaphrastischen Gestalt erhalten haben. Ein *Register* (S. 499-521) erschliesst den reichen Inhalt des umfangreichen Werkes.

P.M. Tarnischvili hat den Begriff der « *kirchlichen* » georgischen Literatur streng gezogen und daher sein Gebiet enger begrenzt als J. Karst, der auch die Grenzgebiete und die weltliche Dichtung behandelt. Deshalb behaelt Karst's Buch natuerlich besonders fuer diese Gebiete seinen Wert. Fuer einzelne Gebiete, wie Geschichtsschreibung sei zur Ergaenzung auf die Arbeiten von I. Dschavachischvili (12) und C. Toumanoff (13), fuer die Rechtisliteratur auf J. Karst (14) und fuer die altchristliche Literatur in georgischer Ueberlieferung auf die alphabetische Zusammenstellung von G. Peradze (15) hingewiesen.

Wir sind P. Tarnischvili zu grosstem Dank verpflichtet, dass er sich dieser langwierigen und muhevollen Arbeit unterzogen hat, das umfangreiche Werk Kekelidzes in deutscher Sprache zu bearbeiten, zu ergaenzen und auf den neuesten Stand zu bringen. Er hat damit nicht nur der Wissenschaft ein hoechst wertvolles, zuverlaessiges Hilfsmittel in die Hand gegeben, sondern darueber hinaus das weite Gebiet der kirchlichen georgischen Literatur all denen bequem zugaenglich gemacht, die sich fuer das georgische Volk und seine ruhmreiche, aber leidvolle Geschichte und seine reiche Literatur interessieren, ohne der georgischen Sprache maechtig zu sein.

Es bleibt nur zu wuentschen, dass dieses Buch moeglichst weite Verbreitung findet und dazu beitraegt, der georgischen Literatur im Rahmen der anderen christlichen Literaturen des Orients endlich den ihr gebuehrenden Platz zu sichern und zu weiterer Forschung anzuregen.

Dr. J. ASSFALG,
Aschau im Chiemgau/Obb.

ANMERKUNGEN

- (1) F. Alter: Ueber georgianische Litteratur, Wien, 1798 .
- (2) M.-F. Brosset: *Eléments de la langue géorgienne*, Saint-Pétersbourg, 1837; ders., *Histoire et Littérature de la Géorgie*, Saint-Pétersbourg, 1837.
- (3) M.-F. Brosset: *Histoire de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'au XIX^e siècle*, publiée en géorgien, vol. I et II, Saint-Pétersbourg, 1849-1854; ders., *Histoire de la Géorgie, etc.*, traduite du géorgien, vol. I et II, Saint-Pétersbourg, 1849-1857; ders., *Additions et éclaircissemens à l'Histoire de la Géorgie*, Saint-Pétersbourg, 1851 .
- (4) N. Marr et M. Brière: *La Langue Géorgienne*, Paris, 1931.
- (5) F. N. Finck: *Die georgische Literatur*, in «Die orientalischen Literaturen» der Sammlung «Die Kultur Gegenwart» (Band I, Serie 7, S. 299-310, Berlin-Leipzig, 1906).
- (6) A. Baumstark: *Die georgische Literatur*, in «Die christlichen Literaturen des Orients», II, S. 99-110, Leipzig, 1911 (Sammlung Goeschen).
- (7) K. Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria, dzveli mc'erloba*, 2. Bände, T'bilisi, 1923 und 1924; der Bearbeitung von M. Tarnischvili liegt zugrunde der 1. Band der 2. Auflage (*Tomi pirveli. Meore schevsebuli da schesc'orebuli gamocema*, T'bilisi 1941. Redak'tori A. Baramidze), da die dritte Auflage, T'bilisi, 1951, nicht zu erhalten war.
- (8) J. Karst: *Littérature géorgienne chrétienne*, Paris, 1934.
- (9) M. Tarnischvili: *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur aufgrund des ersten Bandes der georgischen Literaturgeschichte von K. Kekelidze*, Città del Vaticano, 1955 (*Studi e Testi*, 185).
- (10) Eine sehr ansprechende Auswahl der schönsten georgischen Heiligenviten bietet D. M. Lang, *Lives and legends of the georgian saints, Selected and translated from the original texts*, London, 1956.
- (11) J. Karst: *Corpus juris Ibero-Caucasici I-IV*, Strasbourg, 1934-1939; ders., *Recherches sur l'histoire du droit ecclésiastique cartvélien, extrait des Archives d'Histoire du droit oriental*, I, Bruxelles, 1937.
- (12) I. Dschavachischvili: *Die altgeorgische Geschichtsschreibung*, T'bilisi, 1916, 1921, 1926, 1929, 1945 (georgisch).
- (13) Prince Cyrill Toumanoff: *Medieval georgian historical literature (VIIth-XVth Centuries)*, *Traditio* I (1943), S. 139-182; ders., *The oldest manuscript of the georgian annals: The Queen Anne Codex (QA)*, 1479-1495, *Traditio* 5 (1947), S. 340-344.
- (14) Siehe Anmerkung 11.
- (15) G. Peradze: *Die altchristliche Literatur in der georgischen Ueberlieferung*, *Oriens Christianus* 25-26 (1928-1929) - 30 (1933).

QUELQUES NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

M. David MARSHALL LANG vient de publier un beau volume contenant en traduction anglaise plusieurs textes géorgiens : *Lives and Legends of the Georgian Saints*, selected and translated from the the original texts (London-New York, 1956, 180 pages).

Dans ce petit livre très bien présenté figurent en tout dix textes, en résumé ou en entier, tirés tous de l'hagiographie géorgienne, allant du v^e siècle jusqu'au xvii^e. Ce livre fait partie (n^o 15) d'une série de publications connues sous le titre de « *Ethical and religious Classics of East and West* ». Il a pour but de donner « To give readers in the West an impression of the history and Ideals of the Georgian Church as revealed in the Lives of its Saints » (page 12, introduction).

Nous croyons rendre service au lecteur en donnant ici en quelques lignes la teneur de cette publication, dont chaque texte est précédé d'une petite introduction illustrant le texte présenté :

I. — Sainte Nino et la conversion de la Géorgie (p. 13-39). Nino est la sainte qui au iv^e siècle convertissait la Géorgie à la religion chrétienne. Le martyrologue romain l'appelle pour cette raison « Chrétienne-Christina » et fête sa mémoire le 15 décembre .

M. LANG a eu la bonne idée de donner en entier deux textes hagiographiques de premier rang. La passion des neuf frères de Cola (Chap. II, pp. 40-43) et le martyre de saint Eustache de Mzkheta (Chap. VI, pp. 94-114) datant tous les deux du iv^e siècle. Les autres chapitres présentent le martyre de sainte Chouchanik (Chap. III, pp. 44-56), v^e siècle ; la vie de Pierre l'Ibérien (Chap. IV, pp. 58-80), vi^e siècle ; celle de David de Garedja (Chap. VI, pp. 81-93), vi^e-vii^e siècle ; le martyre de saint Abo de Tbilissi par Jean Sabanisdze, du viii^e siècle (Chap. VII, pp. 115-133) ; la biographie de saint Grégoire de Handzta, x^e siècle (Chap. VIII, pp. 134-153), celle des Pères Athonites : Jean Euthyme et Georges, du xi^e siècle (Chap. IX, pp. 154-168) ; la passion de la reine Kethevan, martyrisée pour la foi chrétienne par le Chah-Abas de Perse, le 22 septembre 1624 (Chap. X, p. 172). Il faut remarquer ici que cette passion n'est pas empruntée aux textes géorgiens (il en existe quatre), mais au récit d'un missionnaire latin en Perse.

Tout en reconnaissant la valeur incontestable de cet ouvrage, nous voyons obligés de présenter ici quelques mises au point : Pierre l'Ibérien était un des chefs des monophysites militants, et n'a jamais été reconnu comme saint par l'Eglise géorgienne. Il ne peut donc être classé parmi ses saints.

Quant à la foi des treize Pères syriens, qui, au iv^e siècle, ont organisé le monachisme en Géorgie, il importe de relever le fait suivant : vers le milieu du vi^e siècle les Géorgiens ont catégoriquement rejeté la doctrine monophysite venant de l'Arménie, d'où il suit que les Pères syriens, établis en Géorgie à cette même époque, ne pouvaient en aucune manière adhérer à la doctrine combattue dans leur nouvelle patrie. Ces réserves mises à part, nous recommandons ce livre à tous ceux qui voudraient connaître et apprécier la foi des Géorgiens, qui de tout temps se sont trouvés prêts à sacrifier même la vie pour défendre leur liberté et leurs convictions religieuses.



M. LANG a d'autres publications aussi à son actif qui lui ont acquis un grand crédit auprès des Géorgiens. Nous mentionnerons tout d'abord son excellent article « *Saint Euthymius the Georgian and the Barlaam and Ioasaph Romance* », paru dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XVII, 2, 1955, pp. 306-325, qui a eu la fortune d'être traduit en géorgien et publié dans la revue mensuelle « *Mnathobi* », n° 3, mars, Tbilissi, 1956, pp. 155-168. Cette monographie est dirigée contre le livre déjà connu du Prof. Doelger, de l'Université de Munich, « *Der griechische Barlaam-Roman ein Werk des H. Johannes von Damaskos* », Ettal, 1953. (Voir à ce sujet *Bedi-Karthlisa*, n° 18, 1954, pp. 21-25 ; n° 21-22, 1956, pp. 25-26 ; M. Tarchnischvili : *I. Assflag, Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, Città del Vaticano, 1950, pp. 394-395).



Le même fascicule *Mnathobi* (pp. 144-154) contient un grand article de Ch. Nutsubidze, Professeur à l'Université de Tbilissi, se rapportant à la même question du roman de Barlaam. Dans cette étude, Nutsubidze passe en revue tout ce qui a été écrit sur ce roman en opposant à l'avis de M. Doelger celui des adhérents de la thèse géorgienne : P. Peeters, Fr. Halkin, R. L. Wolff, D. M. Lang, B. Lourdos, M. Tarchnischvili, etc... Dans cette étude, M. Nutsubidze propose sa propre théorie sur l'origine du roman.

D'après lui le premier texte grec remonte à Jean Moschus (v^e siècle). C'est ce même Moschus que Nutsubidze prend pour un Géorgien, et qui serait l'auteur du premier texte géorgien, mis par écrit vers 620-634 (*Mnathobi* p. 153). Pour ce qui est de l'apologie d'Aristide, son contenu se trouve déjà dans le texte géorgien de Barlaam et dans la passion de saint Eustache de Mzkhéta (v^e siècle). En tout cas, écrit-il, il existe une interdépendance entre le texte géorgien et le texte grec, de manière que celui qui rédigeait le roman grec avait sous la main le texte géorgien. C'est de ces données que devrait partir toute étude sérieuse sur le roman de Barlaam, et comme garantie d'un succès presque infaillible, Nutsubidze recommande l'emploi de la « *Dialectique matérialiste* », p. 153.



La critique aux assertions du Prof. Doelger ne veut point cesser. A. WENGER parlant du livre de M. Doelger et de mon étude parue dans *Oriens Christianus*, 38, 1954, p. 113, écrivait naguère dans la *Revue des études byzantines*, tome XIII, année 1955, pp. 164-165 : « Pour l'appréciation de l'activité littéraire du moine Euthyme l'ibère, il faut tenir compte désormais des conclusions de Tarchnischvili. Ce savant prouve que le moine Euthyme commença ses traductions à l'Athos vers 975, au moins, car le colophon du manuscrit géorgien H 1346 de Tbilissi atteste cette activité pour l'année 978... J'avais, je l'avoue, donné un assentiment complet à la démonstration de M. Doelger. Les remarques critiques du P. Halkin ont quelque peu ébranlé mon assurance. Ce qui me frappe davantage dans cette critique, c'est une remarque sur la qualité de l'auteur : Jean Damascène n'a pu rapporter le livre des Indes, où il n'est jamais allé. » Cette origine est précisément le point sur lequel insiste M. Nutsubidze. A son avis, c'est Isaac, fils spirituel de Sophrone de Palestine, qui a voyagé aux Indes et qui en a rapporté la légende, comme l'indique le début du texte géorgien. « Nous, racontait Isaac, le fils de Sophrone le Palestinien » (*Mnathobi*, p. 152).

Sur le même sujet, J. LEROY (*Un nouveau manuscrit arabe chrétien illustré du roman de Barlaam et Ioasaph* (voir *Syria*, revue d'Art Oriental et d'Archéologie, 32, Paris, 1955, p. 101, note 1) s'exprime comme suit : « C'est au x^e siècle ou fin du x^e que l'œuvre « *Le roman de Barlaam* » fit subitement son apparition en Europe. D'abord sous la forme d'une version grecque opérée par saint Euthyme l'hagiorite en partant d'un texte géorgien qui suppose un texte arabe derrière lui. Il ne reste donc rien de la traduction qui attribue

ce texte grec à Jean Damascène malgré les efforts récents de Fr. Doelger... C'est de lui que partent toutes les autres traductions, arabe chrétienne, éthiopienne, arménienne et latine, desquelles sortent à leur tour toutes les versions en langues modernes. »



Après l'affaire d'Euthyme comme traducteur du texte géorgien du roman de Barlaam en grec, il y a lieu d'attirer l'attention du lecteur sur un autre Géorgien du ^v siècle. Il s'agit de Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Maiuma près de Gaza. En 1942 le Prof. Chalva Nutsubidze publiait une monographie, « Taina Pseudo-Dionisja Areopagita », dans laquelle il essayait de prouver que l'auteur inconnu des écrits attribués à Denys l'Areopagite était Pierre l'Ibère. Indépendamment de lui, Ernest Honigmann émettait les mêmes idées dans une étude remarquable qui a fait beaucoup de bruit : « Pierre l'Ibérien et les écrits du Pseudo-Denys l'Areopagite », dans *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, classe des lettres, tome 47, Bruxelles, 1952, fascicule 3. Ce travail a été traduit en russe et publié avec introduction et annotations par les Professeurs Ch. Nutsubidze et S. Kautchichvili dans les *Travaux de l'Université d'Etat de Tbilissi*, tome 59, 1955, pp. 1-78.

D'après ces études, Pierre l'Ibérien est entré dans la grande Encyclopédie soviétique (tome 32, 1955, p. 587) comme le véritable auteur des écrits du Pseudo-Denys. Mais la thèse de Honigmann n'a point trouvé grâce aux yeux de plusieurs critiques de l'Europe occidentale. Contre elle se sont déjà prononcés entre autres : J. Hausherr : « *Le pseudo-Denys est-il Pierre l'Ibérien ?* », dans *Orientalia Christiana Periodica*, tome 19, Rome, 1953, pp. 247-260 ; H. Engherding : « *Kann Petrus der Iberer mit Dionysius Areopagita identifiziert werden ?* », dans *Oriens Christianus*, 38, 1954, pp. 68-95 ; V. Grumel : « *Autour de la question pseudo-dionysienne* », dans *Revue des études byzantines*, XIII, 1955, pp. 21-49.



Quant à M. Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, il n'est plus un étranger pour les lecteurs de *Bedi Karthlisa* (voir n° 4, pp. 27-28 ; n° 18, pp. 20-21). Nous lui avons consacré toute une étude parue dans *Le Muséon*, 68, 1955, pp. 369-384 : *Orientalia, à propos des travaux de philologie géorgienne de M. Garitte*. L'infatigable savant vient de publier tout récemment un autre texte géorgien de la plus haute importance : « *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres, d'après deux manuscrits du Sinaï* », Louvain, 1955. (Bibliothèque du Muséon, volume 38.)

Cette édition nous offre la plus ancienne traduction des Actes des Apôtres connue jusqu'ici. Elle a déjà été l'objet d'une étude particulière qui paraîtra bientôt dans *Le Muséon*, revue scientifique de l'Université de Louvain. En outre, cette année paraîtra et sera mis en vente le grand catalogue des manuscrits du Sinaï dû, pareillement, à la plume de M. Garitte.

Nous recommandons chaleureusement toutes ces publications à tous ceux qui s'intéressent à l'ancienne littérature et à la philologie géorgienne.

P. Michel TARCHNICHVILI (Rome).

LE MARTYRE DE LA REINE KETHEVAN DE GEORGIE

« *Notes de voyage en Kakhétie* » (en russe).

Nous avons reçu de notre correspondant de Damas, M. Hinikadsé Kobouleteli, un livre avec cette touchante dédicace : « Flânant chez les bouquiniistes avec l'espoir de dénicher quelque chose concernant ma patrie, je suis tombé sur ce livre que je vous envoie pour que vous l'utilisiez. »

En effet, ce livre se révéla extrêmement intéressant. Malheureusement, la couverture manquait, le nom de l'auteur demeure inconnu. Il ne reste que le titre : « Notes de voyage en Kakhétie en 1845. » Le texte nous montre que l'auteur était un homme de grande érudition, doué d'une attention et d'une précision exceptionnelles, très documenté sur l'histoire ; il peint avec amour tout ce qu'il a vu et toutes les curiosités qu'il a rencontrées. Il s'arrête tout particulièrement à la description des monastères de Kakhétie. En décrivant le couvent d'Alaverdi : « Involontairement des larmes de joie coulent en contemplant le sanctuaire, témoin des gloires et des souffrances de cet immense monument contre lequel maintes fois se sont brisés les trophées prétendus victorieux des ennemis de la foi et de la Géorgie, de ce bouclier dynastique des rois de Kakhétie. » L'auteur relève les noms de tous ceux qui sont inhumés en ces lieux, en y joignant une courte biographie ; il commence par saint Joseph, le 7^e de 13 Pères syriens, et termine par le roi Théimouraz I^{er}. Il est naturel que l'attention du voyageur se soit concentrée surtout sur la sainte martyre Kethevan, reine de Kakhétie.

On croit que ses reliques sont conservées dans le monastère d'Alaverdi. Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici comment l'auteur de cet ouvrage décrit les tortures subies par la reine Kethevan. Ayant donné une courte biographie de la reine, l'auteur continue : « Kethevan, vivant en Kakhétie, s'occupait avec beaucoup de zèle de l'embellissement des églises et des couvents. Elle était devenue la mère des veuves et des orphelins, des pauvres et des malades. Mais le rapprochement entre la Géorgie et la Russie, qui se proclamait « protectrice des chrétiens », avait mécontenté le roi de Perse, Chah-Abbaz, qui jeta une forte armée sur la Géorgie en 1615. Arrivé à Gandja, il exigea comme otage de fidélité du roi Théimouraz son fils cadet Alexandre que le roi lui envoyait avec sa propre mère Kethevan, qui ne voulait pas se séparer de son petit-fils. Par la suite, Chah-Abbaz exigea en outre le fils aîné du roi, Lévan. Après de longues hésitations, le roi Théimouraz dut céder à cette nouvelle demande. Non content de cette troisième victime, le Chah exigea la venue du roi lui-même. Mais les rois Théimouraz de Kakhétie et Louarsab de Kharthlie, décidèrent de résister aux ennemis de la Foi. Chah-Abbaz, devenu furieux, envoya à Achrap la mère de Théimouraz et ses petits-fils Lévan et Alexandre. Il les enferma dans un cachot, tandis que, lui-même, marchait sur la Géorgie. Il occupa la Kakhétie, pilla les églises et les monastères, occupa la Karthlie et détruisa tout le pays. Chah-Abbaz fut confondu de l'héroïsme des fils de l'Eglise devant sa force dévastatrice. Les rois Théimouraz et Louarsab se réfugièrent en Imérethie chez le roi Georges. Après son retour en Perse, Chah-Abbaz ordonna d'emprisonner la reine Kethevan

à Chiraz et en 1620, à cause de la fidélité de Théïmouraz à l'alliance avec le sultan de Turquie — dont il cherchait sans résultat l'aide contre la Perse — et de l'attachement de la mère du roi à la religion chrétienne, le Chah donna l'ordre de castrer les deux enfants et de soumettre au supplice la reine, si elle refusait d'embrasser la religion musulmane. Kéthevan, accablée par le malheur, passa des années en prison, assistant aux offices liturgiques célébrés par le moins Basile qu'elle avait amené avec elle de Géorgie. Le Beglar-beg de Chiraz s'efforça de la persuader d'abjurer sa foi, mais sans succès. Malgré toutes les menaces du Chah, elle resta ferme et par son exemple voulait soutenir le courage du malheureux royaume, comme un ferme témoin de la foi en Dieu et de l'esprit chrétien, même après avoir vu un prêtre — dont on ignore le nom, son confesseur — apostasier et passer à l'Islam. Le Beglar-beg informa le Chah de la fermeté de la reine et de son zèle à subir le martyre. L'ordre suivit de la mettre à la torture.

La reine fit sa dernière prière devant l'image de Notre-Dame et se prépara à confesser sa foi. Elle reçut les Saintes Espèces et s'offrit aux exécuteurs du Chah, disant : « Exécutez les ordres reçus, impies. » Devant la reine, ils chauffèrent à blanc des fers et les posèrent sur sa poitrine, sur ses mains, sur ses épaules et sur ses seins. La ville entière s'ébranla à la vue de cet héroïsme. Tous pleuraient et se désolaient en leur cœur et leur âme. Le Gouverneur ne put supporter la vue des tortures horribles infligées à la pieuse reine et s'éloigna même de la cité. Les bourreaux de leurs fers rougis tenaillèrent ses seins et ses mains ; sur ses plaies, ils posèrent des charbons ardents ; sur sa tête ils placèrent une marmite brûlante, et la sainte termina sa vie dans ce martyre, en 1624, à l'âge de 59 ans. L'apparition de lumières célestes sur son corps amenèrent de nombreux chrétiens de Perse à abandonner leurs craintes et, avec vénération, ils s'approchèrent et relevèrent les restes de la reine, jusqu'à son sang coagulé, et l'inhumèrent dans la petite église qu'elle avait construite elle-même à Chiraz. Les missionnaires de l'Ordre de Saint-Augustin, témoins de cette fin héroïque, placèrent son corps dans une châsse, sous l'autel de l'église. Les guérisons miraculeuses opérées par ces saintes reliques encouragèrent de nombreux chrétiens et étonnèrent les musulmans. Les religieux catholiques firent don au roi Théïmouraz de la tête de la sainte et de son bras droit ainsi que d'un peu de sang coagulé. Le Catholicos Zakharia, archevêque d'Alaverdi, avec tout le clergé de l'église, accompagné par le fils de la martyre, déposèrent ces reliques sous l'autel de la cathédrale d'Alaverdi, composèrent des textes liturgiques en son honneur et instituèrent la fête de ce jour fixée au 13 septembre. L'archevêque Joanné se rendit en Perse et ramena les dernières reliques, dont une partie fut apportée en Europe et se trouve actuellement à Namur, en Belgique », ainsi termine son exposé l'auteur-voyageur sur le martyre de la reine Kéthevan.

Nous trouvons à peu près la même description, sauf quelques détails, dans le rapport envoyé par les missionnaires Augustins à la Propagande, en 1640, à la différence qu'il n'y est pas question de Namur où, soi-disant, furent envoyées une partie des reliques.

Nous avons fait des recherches pour retrouver le reste des reliques de notre sainte martyre à Namur, nous avons questionné diverses administrations ; mais jusqu'à ce jour toutes nos démarches sont demeurées infructueuses. Quelle joie aurait été pour nous, émigrés, si peu favorisés, d'avoir la possibilité de nous incliner devant les reliques de notre Grande Martyre et de nous pénétrer de son idéal supérieur, de son sublime exemple. Car c'est grâce à des sacrifices pareils que notre peuple a pu survivre, cet « éternel croisé », comme dit Thamarati, dont l'histoire n'a été qu'un martyrologe continu.

Ayant décrit le couvent à Iqalto, Choua-mtha, où, en 1604, résidèrent les ambassadeurs de Boris Godounov, tsar de Moscou, accrédités auprès du roi de Kakhétie, Alexandre II, les monastères de Nekressi, de Hiri, près de Signah, fondés en l'année 450, par saint Stephané le Syrien, dont les reliques y reposent, le monastère de Bodbissi, construit du vivant de sainte Nino par le premier roi chrétien Mirian, en 338, et dédié à saint Georges, l'auteur inconnu, transporté d'admiration, adresse au pays qu'il vient de parcourir des adieux touchants et enthousiastes et termine par ces paroles, inspirées d'un artiste ou d'un poète :

« Des hauteurs de Noukriani, une fois encore j'ai lancé un regard sur la pittoresque vallée de Kakhétie et de l'Alazan ; une fois encore, extasié par ce tableau enchanteur, j'ai tourné les yeux vers elle, sur la longue chaîne de montagnes qui l'entourent, hérissées de forêts épaisses et verdoyantes et qui isolent les Kakhétiens des Lèsghe.

Une fois de plus j'ai embrassé du regard ce luxueux royaume du vin, ses champs vert d'émeraude, ses vergers fastueux sous un ciel bleu, couleur de turquoise où le majestueux Alazan coule des flots clairs, en serpentant tel un « Méandre caucasien », digne d'un pinceau d'artiste.

Pour la dernière fois je me suis tourné pour voir les ruines du monastère de Nekressi, si florissant jadis et sur le « nid d'aigle » qui abritait les moines paisibles, installés sur les hauteurs du rocher aujourd'hui inhabité et abandonné.

En continuant ma route du retour à Tiflis, je promenais mes regards sur les paysages magnifiques de la Kakhétie intérieure, fuyant devant moi.

Une fois descendu de la montagne de Noukriani, un tout autre tableau, désolé, s'étala devant mes yeux : la vallée nue et dépeuplée d'Yori, dévastée, et ravagée, jadis, par des ennemis, nous rappela le vers d'Ovide :

« Triste solum, sterilis, sine frugæ, sine arbore tellus. »

Nino SALIA.

à Chiraz et en 1620, à cause de la fidélité de Théimouraz à l'alliance avec le sultan de Turquie — dont il cherchait sans résultat l'aide contre la Perse — et de l'attachement de la mère du roi à la religion chrétienne, le Chah donna l'ordre de castrer les deux enfants et de soumettre au supplice la reine, si elle refusait d'embrasser la religion musulmane. Kéthevan, accablée par le malheur, passa des années en prison, assistant aux offices liturgiques célébrés par le moins Basile qu'elle avait amené avec elle de Géorgie. Le Beglar-beg de Chiraz s'efforça de la persuader d'abjurer sa foi, mais sans succès. Malgré toutes les menaces du Chah, elle resta ferme et par son exemple voulait soutenir le courage du malheureux royaume, comme un ferme témoin de la foi en Dieu et de l'esprit chrétien, même après avoir vu un prêtre — dont on ignore le nom, son confesseur — apostasier et passer à l'Islam. Le Beglar-beg informa le Chah de la fermeté de la reine et de son zèle à subir le martyre. L'ordre suivit de la mettre à la torture.

La reine fit sa dernière prière devant l'image de Notre-Dame et se prépara à confesser sa foi. Elle reçut les Saintes Espèces et s'offrit aux exécuteurs du Chah, disant : « Exécutez les ordres reçus, impies. » Devant la reine, ils chauffèrent à blanc des fers et les posèrent sur sa poitrine, sur ses mains, sur ses épaules et sur ses seins. La ville entière s'ébranla à la vue de cet héroïsme. Tous pleuraient et se désolaient en leur cœur et leur âme. Le Gouverneur ne put supporter la vue des tortures horribles infligées à la pieuse reine et s'éloigna même de la cité. Les bourreaux de leurs fers rougis tenaillèrent ses seins et ses mains ; sur ses plaies, ils posèrent des charbons ardents ; sur sa tête ils placèrent une marmite brûlante, et la sainte termina sa vie dans ce martyre, en 1624, à l'âge de 59 ans. L'apparition de lumières célestes sur son corps amenèrent de nombreux chrétiens de Perse à abandonner leurs craintes et, avec vénération, ils s'approchèrent et relevèrent les restes de la reine, jusqu'à son sang coagulé, et l'inhumèrent dans la petite église qu'elle avait construite elle-même à Chiraz. Les missionnaires de l'Ordre de Saint-Augustin, témoins de cette fin héroïque, placèrent son corps dans une châsse, sous l'autel de l'église. Les guérisons miraculeuses opérées par ces saintes reliques encouragèrent de nombreux chrétiens et étonnèrent les musulmans. Les religieux catholiques firent don au roi Théimouraz de la tête de la sainte et de son bras droit ainsi que d'un peu de sang coagulé. Le Catholicos Zakharia, archevêque d'Alaverdi, avec tout le clergé de l'église, accompagné par le fils de la martyre, déposèrent ces reliques sous l'autel de la cathédrale d'Alaverdi, composèrent des textes liturgiques en son honneur et instituèrent la fête de ce jour fixée au 13 septembre. L'archevêque Joanné se rendit en Perse et ramena les dernières reliques, dont une partie fut apportée en Europe et se trouve actuellement à Namur, en Belgique », ainsi termine son exposé l'auteur-voyageur sur le martyre de la reine Kéthevan.

Nous trouvons à peu près la même description, sauf quelques détails, dans le rapport envoyé par les missionnaires Augustins à la Propagande, en 1640, à la différence qu'il n'y est pas question de Namur où, soi-disant, furent envoyées une partie des reliques.

Nous avons fait des recherches pour retrouver le reste des reliques de notre sainte martyre à Namur, nous avons questionné diverses administrations ; mais jusqu'à ce jour toutes nos démarches sont demeurées infructueuses. Quelle joie aurait été pour nous, émigrés, si peu favorisés, d'avoir la possibilité de nous incliner devant les reliques de notre Grande Martyre et de nous pénétrer de son idéal supérieur, de son sublime exemple. Car c'est grâce à des sacrifices pareils que notre peuple a pu survivre, cet « éternel croisé », comme dit Thamarati, dont l'histoire n'a été qu'un martyrologe continu.

Ayant décrit le couvent à Iqalto, Choua-mtha, où, en 1604, résidèrent les ambassadeurs de Boris Godounov, tsar de Moscou, accrédités auprès du roi de Kakhétie, Alexandre II, les monastères de Nekressi, de Hiri, près de Signah, fondés en l'année 450, par saint Stephané le Syrien, dont les reliques y reposent, le monastère de Bodbissi, construit du vivant de sainte Nino par le premier roi chrétien Mirian, en 338, et dédié à saint Georges, l'auteur inconnu, transporté d'admiration, adresse au pays qu'il vient de parcourir des adieux touchants et enthousiastes et termine par ces paroles, inspirées d'un artiste ou d'un poète :

« Des hauteurs de Noukriani, une fois encore j'ai lancé un regard sur la pittoresque vallée de Kakhétie et de l'Alazan ; une fois encore, extasié par ce tableau enchanteur, j'ai tourné les yeux vers elle, sur la longue chaîne de montagnes qui l'entourent, hérissées de forêts épaisses et verdoyantes et qui isolent les Kakhétiens des Lèsghes.

Une fois de plus j'ai embrassé du regard ce luxueux royaume du vin, ses champs vert d'émeraude, ses vergers fastueux sous un ciel bleu, couleur de turquoise où le majestueux Alazan coule des flots clairs, en serpentant tel un « Méandre caucasien », digne d'un pinceau d'artiste.

Pour la dernière fois je me suis tourné pour voir les ruines du monastère de Nekressi, si florissant jadis et sur le « nid d'aigle » qui abritait les moines paisibles, installés sur les hauteurs du rocher aujourd'hui inhabité et abandonné.

En continuant ma route du retour à Tiflis, je promenais mes regards sur les paysages magnifiques de la Kakhétie intérieure, fuyant devant moi.

Une fois descendu de la montagne de Noukriani, un tout autre tableau, désolé, s'étala devant mes yeux : la vallée nue et dépeuplée d'Yori, dévastée, et ravagée, jadis, par des ennemis, nous rappela le vers d'Ovide :

« Triste solum, sterilis, sine frugæ, sine arbore tellus. »

Nino SALIA.

LA NOBLESSE GEORGIENNE : SA GENESE ET SA STRUCTURE

par Cyrille TOUMANOFF,

Prof. d'Histoire à Georgetown University - Washington.

(Extrait de *Rivista Araldica*, n° 9, Roma, septembre 1956.)

La Géorgie, tout comme la Transcaucasie — ou, mieux, Ciscaucasie — entière, constitue le coin nord-est du monde méditerranéen. Protégée au nord par la chaîne du Caucase, elle s'étend de la mer Noire vers la mer Caspienne ; et aux jours de sa puissance médiévale son sceptre régissait les côtes caspiennes non moins que les côtes pontiques. La structure sociale de la Géorgie reflète l'originalité qui marque son histoire et sa culture. Lorsque, au commencement du XIX^e siècle, elle tombait dans l'orbite de l'Empire de Russie, il n'y avait pas d'autres pays dans la chrétienté dont le développement historique, culturel et social remontât ininterrompu, comme le sien, à l'époque d'Alexandre le Grand. L'histoire de la nation géorgienne est plus longue encore, car les origines des peuples qui se sont amalgamés pour la former touchent aux temps des Assyriens et des Hittites. Depuis bien avant le conquérant macédonien, le sol de la Géorgie actuelle était partagé entre deux principales formations politiques, le royaume de Colchide (plus tard Lazique, Abasgie et enfin Imérétie, c'est-à-dire la Géorgie occidentale) situé sur la mer Noire et dans le bassin du Phasé, ou Rioni, et le royaume d'Ibérie (ou la Géorgie orientale) au centre de la Caucasic dans le bassin du Cyrus, ou Kour...

Appartenant au monde méditerranéen, la Géorgie et la Caucasic ont participé dans les phénomènes de syncrétisme culturel et politique qui se sont résolus en l'unité de ce monde. La région cis-caucasienne a donc passé par les phases successives de l'iranisme, de l'hellénisme et de la paix romaine chrétienne ; elle a été associée avec les empires que bâtissaient tour à tour les Achéménides, puis Alexandre et les Diadoques, et enfin Rome, animés du désir d'unifier cette partie de notre planète qui à cause de l'Incarnation en est la principale. Dans cette unité du monde méditerranéen il y eut cependant des tensions intérieures ; telle par exemple fut la tension entre Rome, qui devint le centre de ce monde, et l'Iran, qui, dès l'avènement des Sassanides nationalistes (au III^e siècle), s'en détourna. Depuis tout temps, ces deux empires se disputaient la suzeraineté de la Caucasic. Grâce à cette tension entre les voisins impériaux, la Géorgie, se basant sur le sol culturel de l'Anatolie, une des parties contributantes au syncrétisme culturel pan-méditerranéen, conserva dans cette unité des traits qui sont inimitablement les siens tout en restant une partie intégrante de ce syncrétisme. Et de nos jours, après que l'inondation de l'Islam isolât les *partes Orientis* de ce monde méditerranéen, la Géorgie, que cette force allogène n'a jamais submergée, reste, sœur de l'Europe occidentale, pour témoigner la survivance de l'unité originelle pan-méditerranéenne.

Tout comme en Occident méditerranéen, le système nobiliaire de la Géorgie résulte de la fusion de deux éléments opposés — les dynastes et l'Etat. Elle est donc marquée de féodalisme. Le phénomène féodal dérive toujours précisément de la rencontre des conditions tribales avec un étatisme croissant.

Le féodalisme géorgien doit son origine, tout comme celui de l'Arménie, autre pays caucasique, et aussi de l'Iran préislamique, au mariage des conditions tribales et autochtones avec des formes d'Etat, qui sont en cas de la Géorgie, des formes iraniennes, hellénistiques et romano-byzantines. En même temps, le féodalisme occidental résulte, on le sait, de la surimposition des conditions tribales germaniques et, en partie, celtiques sur la base de l'Etat gréco-romain. La ressemblance donc entre la structure de la Géorgie et celle de l'Occident est frappante : tout comme la similarité entre l'architecture géorgienne-caucasique et l'architecture romane. Les deux similitudes sont, comme l'a signalé Focillon parlant de la seconde, « deux expériences historiques sur le même problème, avec des données et dans des conditions analogues, mais conduites par des expérimentateurs différents ».

A côté de la ressemblance, il y a pourtant aussi une divergence. En Occident méditerranéen, l'élément fondamental de la structure nobiliaire est le système de l'Etat gréco-romain, qui dès ses origines avait submergé les systèmes tribaux des cultures autochtones et assez primitives des Pelasges, des Italiotes et, en partie, des Celtes ; auquel, dans son vieil âge, aux iv^e et v^e siècles, furent ajoutées, reparaisant en Europe, des formes tribales apportées par les barbares envahisseurs de l'Empire d'Occident ; mais qui, renaissant dans l'étatisme carolingien, effectivement combattit ces dernières. Par contre, la Caucasic et l'Iran antique avaient pour base de leur structure sociale les conditions tribales de leurs hautes cultures autochtones, auxquelles furent ensuite ajoutées des formes de l'Etat gréco-romain qui ne purent pourtant jamais les oblitérer. Cette différence entre ce qui est de base et ce qui est de surimposition explique celle de nuances qui s'observe entre la noblesse européenne-occidentale et la noblesse caucasique-géorgienne. Dans ce cas, la structure de celle-ci se trouve réfléchié aussi dans la structure sociale de l'Europe orientale, limitrophe du monde méditerranéen.

L'on peut dire donc, parlant d'une manière très générale, qu'en Europe occidentale, l'héritage de l'Etat gréco-romain et carolingien se fait sentir dans le fait que l'idée de fonction l'emporte sur celle d'origine ou de sang tandis qu'en Caucasic, en Iran antique et en Europe Orientale, grâce à l'héritage autochtone-tribal, le contraire est vrai. Ainsi, en Occident, les noms et surtout les titres sont pour la plupart territoriaux — l'idée de ce qu'on a en Orient, les noms nobles tendent à être dynastiques et donc patronymiques — l'idée de ce qu'on est — et les titres à y être attachés. En Occident, la dignité d'une maison dépend surtout des terres et des offices — et la terre elle-même est devenue un office en l'espèce du fief ; en Orient, elle repose sur l'origine ou « sang », de quoi il résulte tandis qu'en Occident la tendance est vers la loi de primogéniture, celle de l'Orient est au contraire de tous les membres d'une maison tous ceux qui partagent le même sang, à en partager aussi d'une manière égale les titres, les biens et parfois même les offices. Etroitement lié avec cela est le fait que la survivance des maisons d'origine dynastique, c'est à dire des races issues de dynasties tribaux -- cette source de toute souveraineté dont la Couronne elle -- même dérive son origine — est un phénomène plutôt exceptionnel en Occident, pendant qu'en Orient la grande majorité de maisons de haute noblesse sont précisément de telle origine.

La noblesse géorgienne est donc la dérivation directe du système antérieur tribal-patriarcal. « En Géorgie, écrit Brosset, comme dans tous les pays de l'Europe jusqu'au xix^e siècle, le féodalisme florissait depuis les temps les plus reculés, non, il est vrai, par le droit de la guerre, de la conquête, de la force brutale, mais comme une dérivation de l'état patriarcal, de la construction de la famille naturelle, de l'agrégation sociale, puis de la variété et de l'inégalité des facultés et de l'intelligence »...

UNE BRODERIE GEORGIENNE A DETROIT

(Extrait des Cahiers Archéologiques, tome VIII, Paris 1956.)

Il s'agit d'un *Epitaphios*, ou image brodée qu'on expose le Vendredi saint dans les églises orthodoxes. Il appartient au Musée, appelé *Institute of Arts*, de Detroit (Michigan), Etats-Unis. Achetée en 1953, cette broderie y porte le n° 53.476.

I. — *Inscription autour du rectangle.*

« Avec l'aide de Dieu, je me suis mise, moi, bien pécheresse, Ikakhtha; fille du roi Messire Khosro, Elene étant devenue Ekaterine, dame de Messire Pharsdan de Phanaskert, à orner le saint côté de la descente (de la croix) du Christ notre Dieu, pour la rançon et pour le rachat de l'âme des nôtres; afin d'obtenir une longue vie pour nos fils et filles, ma fille, la nonne Anastasia, s'est mise à dessiner et à orner cette (descente). Aide et aie pitié, Christ saint. Ainsi soit-il ! »

— Pour lire cette inscription, se placer à l'intérieur du rectangle et suivre les côtés dans l'ordre; d'abord le haut, puis le côté droit, puis le bas et, enfin, le côté gauche.

— Phanaskert est une localité située entre Batoum et Erzéroum, appartenant autrefois à la Géorgie et maintenant à la Turquie: Allen, *A History of the Georgian People*, Londres, 1932, p. 90; Wakhoucht, *Description géographique de la Géorgie*, éditée par Brosset, Saint-Pétersbourg, 1842, p. 118, n° 3.

— Le « côté » doit s'entendre de la face de l'étoffe qui est brodée.

— La « descente » est aussi le nom de la toile (ou voile) sur laquelle est représentée la descente de croix du Sauveur.

II. — *Noms des personnages.*

a) « Mère de Dieu », de part et d'autre de la Vierge.

b) « Saint Michel », de part et d'autre du premier ange.

c) « Saint Gabriel », au-dessus de la tête du deuxième ange.

d) « Sainte (*sic*) Marthe et Marie », au-dessus et entre les deux femmes.

e) « Saint Joseph », à gauche de l'homme.

f) « Saint Jean l'Évangéliste », à gauche du grand jeune homme.

g) « Sainte est la descente (de croix) de notre Dieu », au-dessus du corps du Christ.

h) « Les femmes porteuses de parfums », de part et d'autre de la femme, au-dessous du Christ.

i) « L'ange, sur la pierre il est assis », de part et d'autre de l'ange, au-dessous du Christ.

Encore quelques remarques, en particulier sur l'inscription autour du rectangle.

Si on compte les lettres et les signes qui les séparent, on en trouve sur les grands côtés 88 en haut et 128 en bas, et sur des petits côtés (dont la longueur est à peu près la moitié de celle des grands côtés) 58 à droite et 65 à gauche. Les lettres, qui étaient assez espacées au commencement, sont de plus en plus serrées à la fin. Ce que j'ai traduit: « Aide et aie pitié, Christ saint. Ainsi soit-il ! » est en réalité: « Aide et aie pitié. Ainsi soit-il ! Christ saint ». En effet, « Christ saint », qui est écrit en abrégé en un seul signe, se trouve au commencement du premier côté. Il pourrait aussi se faire que ce seul signe soit une croix. C'est moins probable.

— Je ne connais pas ce mot « Ikakhtha ». Est-il arménien ? ou persan ? Khosro fait penser à la Perse. « Moi... Phanaskert » se rapporte sûrement au

sujet du verbe. Je ne comprends pas : « Elene étant devenue Ekaterine ». Est-ce le fait d'être passée de la condition de « fille » à celle de « dame » ?

— E. Takaïchvili a visité Phanaskert en 1907 ; voir *Expédition archéologique en Kola-Olthissi et en Tchangli*, Paris, 1938, p. 70-72 ; ce n'est plus qu'un gros village de 150 feux, dont les habitants de race géorgienne sont musulmans.

— Dans M. Tamarati, *L'Eglise géorgienne des origines à nos jours*, Rome, 1910, on lit, à la page 267, note 1 : « Voici une inscription sur le voile de la descente de la croix, dans l'église de Saint-Georges d'Alaverdi : Nous, roi des rois, Ereclé (Héraclius I) : ce voile de la descente de la croix fut fait par notre mère, la reine des reines, Elene, en Russie (entre 1652 et 1664), et offert par elle à saint Georges d'Alaverdi... ».

— *Ibid.*, p. 534-536, il est question d'une princesse géorgienne nommée Hélène, originaire du Lazistan (province turque à l'Ouest de Batoum) ; elle se convertit au catholicisme, et devient reine de Perse (1633-1638).

— La langue de ces inscriptions est la langue géorgienne ancienne (ancien littéraire), et elle est écrite en majuscules (*asomthavruli*) de l'alphabet sacerdotal (*khutsuri*).

Chanoine Maurice BRIÈRE.

N.D.L.R. — D'après le Prof. M. Tseretheli, le mot « *Ikakhtha* » signifie Irakly Kakhtha (de Kakhétiens).

* * *

Pavle INGOROKVA : *Ghiorghi Mertschule* (en géorgien), Tbilissi, 1954.

Illustre savant géorgien, Pavle Ingorokva a publié un ouvrage (1.125 p.) sur Ghiorghi Mertschule, écrivain géorgien du x^e siècle. C'est une grande étude sur l'ancienne littérature, la culture et l'ancienne histoire géorgiennes. L'auteur donne une documentation riche et convaincante.

Nous reviendrons sur cet important ouvrage dans nos prochains articles.

W. BERIDSE : *L'architecture de Samtzké* (Tbilissi, 1955).

L'Académie des Sciences de Géorgie vient d'éditer un livre illustré (125 tableaux) de W. Beridsé sur l'architecture de Samtzké (xii^e-xvi^e s.), en géorgien, avec un résumé en allemand et russe.

P. P. ORBELI : *Les Manuscrits Géorgiens de l'Institut Oriental*
Académie des Sciences, Moscou, 1956.

Vient de paraître : *Les Manuscrits Géorgiens de l'Institut Oriental*, t. 1, en russe.

L'ouvrage contient des études sur : l'histoire, la géographie, les voyages, l'archéologie, la jurisprudence, la philosophie et la linguistique.

Plusieurs manuscrits géorgiens y sont reproduits.

Al. MANVELICHVILI : *Histoire de Géorgie*,
avec préface de Joseph KARST.

(Edition de la Toison d'Or, Paris, 1951. Prix : 1.500 fr.)

La Russie et la Géorgie, t. I, Paris, 1951 (en géorgien).

Le premier volume contient l'histoire des relations russo-géorgiennes jusqu'en 1878, date de l'occupation complète du Caucase par la Russie.

PUBLICATIONS DE G. GARITTE
RELATIVES A LA PHILOGIE GEORGIENNE

1. Documents pour l'étude du livre d'Agathange (*Studi et Testi*, 127), Vatican, 1946, XVIII-418 p.
2. Sur un fragment géorgien d'Agathange, dans *Le Muséon*, Louvain, 61 (1948), pp. 89-102.
3. Expédition paléographique au Sinaï, dans *Le Muséon*, 63 (1950), pp. 119-121.
4. Les Lettres de saint Antoine en géorgien, dans *Le Muséon*, 64 (1951), pp. 267-278.
5. La Narratio de rebus Armeniae (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 132, Subs. 4), Louvain, 1952, XLIV-484 p.
6. Un fragment géorgien de l'Homélie IX de Sévérien de Gabala, dans *Le Muséon*, 66 (1953), pp. 97-102.
7. Version géorgienne de la passion de saint Procope par Eusèbe, dans *Le Muséon*, 66 (1953), pp. 245-266.
8. Un extrait géorgien de la vie d'Etienne le Sabaïte, dans *Le Muséon*, 67 (1954), pp. 71-92.
9. La mort de saint Jean l'Hésychaste d'après un texte géorgien inedit, dans *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 72 (1954), pp. 75-84.
10. La notice du synaxaire géorgien sur saint Orentius, dans *Le Muséon*, 67 (1954), pp. 283-289.
11. Lettres de saint Antoine. Version géorgienne et fragments coptes. Texte (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 148, Iber. 5), Louvain, 1955, IX-50 p., 2 pl.
12. Lettres de saint Antoine. Version géorgienne et fragments coptes. Version (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 149, Iber. 6), Louvain, 1955, II-40 p.
13. L'édition des vies de saint Spyridon par M. van den Ven, dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Louvain, 50 (1955), pp. 125-140.
14. Une « Lettre de saint Arsène » en géorgien, dans *Le Muséon*, 68 (1955), pp. 259-278.
15. L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits du Sinaï (Bibliothèque du Muséon, 38), Louvain, 1955, 184 p., 2 pl.
16. Le texte grec et les versions anciennes de la vie de saint Antoine, dans *Studia Anselmiana*, 38, Rome, 1956, pp. 1-2.
17. Le fragment géorgien de l'« Evangile de Thomas », dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 51 (1956), pp. 513-520.
18. Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 165, Subs. 9), Louvain, 1956, XIV-322 p.
19. La Passion géorgienne de sainte Golindouch, dans *Analecta Bollandiana*, 74 (1956), pp. 405-440.
20. Le sermon géorgien du moine Martyrius et de son modèle syriaque, dans *Le Muséon*, 69 (1956), pp. 243-312 (en collaboration avec A. de Halleux).

PUBLICATIONS DE D. M. LANG

1. Georgian Relations with France during the reign of Wakhtang VI (1712-1724). *Journal of the Royal Asiatic Society*, London, october 1950.
2. Count Todleben's Expedition to Georgia 1769. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, 1951, XIII/4.
3. Peter the Iberian and his Biographers. *The Journal of Ecclesiastical History*, vol. II, No. 2, october 1951.
4. Prince Joann of Georgia and his "Kalmasoba". *The American Slavic and East European Review*, vol. XI, New York, 1952.
5. Georgia and the fall of the Safavi Dynasty. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, XIV/3, 1952.
6. Saint Euthymius the Georgian and the Barlaam and Ioasaph Romance. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, XVII/2, 1955.
7. Georgia in the Reign of Giorgi the Brilliant (1314-1346). *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, XVII/1, 1955.
8. Studies in the numismatic History of Georgia in Transcaucasia. *The American Numismatic Society*, New York, 1955.
9. Lives and Legends of the Georgian Saints. Editeurs George Allen and Unwin, 40, Museum street, London, W.C.I. Price: 13 s. 6 d. (700 fr. environ). Cf. notices bibliographiques de M. Tarnichvili.
10. Georgian Studies in Oxford, *Oxford Slavonic Papers*, vol. VI, 1955.

PRINCIPALES PUBLICATIONS DE M. TARNICHVILI

1. Une lettre du catholicos Léonide (de Géorgie) au patriarche Tykhon (de Russie), dans : *Echos d'Orient*, 31, 1932, pp. 350-369.
2. Das Christentum in Georgien, dans : *Der Christliche Orient in Vergangenheit und Gegenwart*, I, Muenchen, 1936, Heft 1. S. 12-18, Heft 2 S. 13-21.
3. Die georgische Uebersetzung der Liturgie des hl. Johannes Chrysostomus, dans : *Jahrbuch fuer Liturgiewissenschaft*, XIV, 1938, S. 79-94.
4. Die Una Sancta vor der Trennung, dans : *Der christliche Osten, Geist und Gestalt*, Regensburg 1938-39. S. 275 s.
5. Die byzantinische Liturgie als Verwirklichung der Einheit und Gemeinschaft im Dogma, Wuerzburg, 1939.
6. Aus georgischem Moenchsleben, dans la même revue (n. 5), 1940, S. 49-54.
7. Der eschatologische Zug orientalischer Froemdigkeit, dans : *Morgenlaendisches Christentum*, Paderborn 1940, S. 333-349.
8. Die Legende der heiligen Nino und die Geschichte des georgischen Nationalbewusstseins, dans : *Byzantinische Zeitschrift*, 40, 1940, S. 48-75.
9. Die Entstehung und Entwicklung der kirchlichen Autokephalie Georgiens, dans : *Kyrios, Vierteljahresschrift fuer Kirchen — und Geistes — Geschichte Osteuropas*, 5, 1940-41, S. 177-193.
10. Zwei georgische Lektionarfragmente, dans : *Kyrios*, 6, 1942, S. 1-28.
11. Sources arméno-georgiennes de l'histoire ancienne de l'Eglise de Géorgie, dans : *Le Muséon*, 60, 1947, p. 29-50.
12. Eine neue georgische Jakobsliturgie, dans : *Ephemerides liturgicæ*, 62, Rome 1948, S. 49-82.
13. *Liturgiæ Ibericæ antiquiores*, Lovanii 1950, *Scriptores Iberici, series I - Tomus I* (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Vol. 122, texte géorgien, vol. 123, version latine).
14. Les récentes découvertes épigraphiques et littéraires en géorgien, dans : *Le Muséon* 63, 1950, p. 249-260.
15. Georgia, dans : *Enciclopedia cattolica* VI, 1951, col. 65-79.
16. Nino dans la même, VIII, 1952, col. 1896.

PUBLICATIONS DE G. GARITTE
RELATIVES A LA PHILOGIE GEORGIENNE

1. Documents pour l'étude du livre d'Agathange (*Studi et Testi*, 127), Vatican, 1946, XVIII-418 p.
2. Sur un fragment géorgien d'Agathange, dans *Le Muséon*, Louvain, 61 (1948), pp. 89-102.
3. Expédition paléographique au Sinaï, dans *Le Muséon*, 63 (1950), pp. 119-121.
4. Les Lettres de saint Antoine en géorgien, dans *Le Muséon*, 64 (1951), pp. 267-278.
5. La Narratio de rebus Armeniæ (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 132, Subs. 4), Louvain, 1952, XLIV-484 p.
6. Un fragment géorgien de l'Homélie IX de Sévérien de Gabala, dans *Le Muséon*, 66 (1953), pp. 97-102.
7. Version géorgienne de la passion de saint Procope par Eusèbe, dans *Le Muséon*, 66 (1953), pp. 245-266.
8. Un extrait géorgien de la vie d'Etienne le Sabaïte, dans *Le Muséon*, 67 (1954), pp. 71-92.
9. La mort de saint Jean l'Hésychaste d'après un texte géorgien inédit, dans *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 72 (1954), pp. 75-84.
10. La notice du synaxaire géorgien sur saint Orentius, dans *Le Muséon*, 67 (1954), pp. 283-289.
11. Lettres de saint Antoine. Version géorgienne et fragments coptes. Texte (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 148, Iber. 5), Louvain, 1955, IX-50 p., 2 pl.
12. Lettres de saint Antoine. Version géorgienne et fragments coptes. Version (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 149, Iber. 6), Louvain, 1955, II-40 p.
13. L'édition des vies de saint Spyridon par M. van den Ven, dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Louvain, 50 (1955), pp. 125-140.
14. Une « Lettre de saint Arsène » en géorgien, dans *Le Muséon*, 68 (1955), pp. 259-278.
15. L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits du Sinaï (Bibliothèque du Muséon, 38), Louvain, 1955, 184 p., 2
16. Le texte grec et les versions anciennes de la vie de saint Antoine, *Studia Anselmiana*, 38, Rome, 1956, pp. 1-2.
17. Le fragment géorgien de l'« Evangile de Thomas », dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 51 (1956), pp. 513-520.
18. Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 165, Subs. 9), Louvain, 1956, XIV-322 p.
19. La Passion géorgienne de sainte Golindouch, dans *Analecta Bollandiana*, 74 (1956), pp. 405-440.
20. Le sermon géorgien du moine Martyrius et de son modèle syriaque, dans *Le Muséon*, 69 (1956), pp. 243-312 (en collaboration avec A. de Halleux).

1. Georgian Relations with France during the reign of Wakhtang VI (1712-1724). *Journal of the Royal Asiatic Society*, London, october 1950.
2. Count Todleben's Expedition to Georgia 1769. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, 1951, XIII/4.
3. Peter the Iberian and his Biographers. *The Journal of Ecclesiastical History*, vol. II, No. 2, october 1951.
4. Prince Joann of Georgia and his "Kalmasoba". *The American Slavic and East European Review*, vol. XI, New York, 1952.
5. Georgia and the fall of the Safavi Dynasty. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, XIV/3, 1952.
6. Saint Euthymius the Georgian and the Barlaam and Ioasaph Romance. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, XVII/2, 1955.
7. Georgia in the Reign of Giorgi the Brilliant (1314-1346). *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London University, XVII/1, 1955.
8. Studies in the numismatic History of Georgia in Transcaucasia. *The American Numismatic Society*, New York, 1955.
9. Lives and Legends of the Georgian Saints. Editeurs George Allen and Unwin, 40, Museum street, London, W.C.1. Price: 13 s. 6 d. (700 fr. environ). V. notices bibliographiques de M. Tarchnichvili.
10. Georgian Studies in Oxford, *Oxford Slavonic Papers*, vol. VI, 1955.

PRINCIPALES PUBLICATIONS DE M. TARCHNICHVILI

1. *Une lettre du catholicos Léonide (de Géorgie) au patriarche Tykhon (de Russie)*, dans : *Echos d'Orient*, 31, 1932, pp. 350-369.
2. *Das Christentum in Georgien*, dans : *Der Christliche Orient in Vergangenheit und Gegenwart*, I, Muenchen, 1936, Heft 1. S. 12-18, Heft 2 S. 13-21.
3. *Die georgische Uebersetzung der Liturgie des hl. Johannes Chrysostomus*, dans : *Jahrbuch fuer Liturgiewissenschaft*, XIV, 1938, S. 79-94.
4. *Die Una Sancta vor der Trennung*, dans : *Der christliche Osten, Geist und Gestalt*, Regensburg 1938-39. S. 275 s.
5. *Die byzantinische Liturgie als Verwirklichung der Einheit und Gemeinschaft im Dogma*, Wuerzburg, 1939.
6. *Aus georgischem Moenchsleben*, dans la même revue (n. 5), 1940, S. 49-54.
7. *Der eschatologische Zug orientalischer Froemdigkeit*, dans : *Morgentaendisches Christentum*, Paderborn 1940, S. 333-349.
8. *Die Legende der heiligen Nino und die Geschichte des georgischen Nationalbewusstseins*, dans : *Byzantinische Zeitschrift*, 40, 1940, S. 48-75.
9. *Die Entstehung und Entwicklung der kirchlichen Autokephalie Georgiens*, dans : *Kyrios, Vierteljahresschrift fuer Kirchen — und Geistes — Geschichte Osteuropas*, 5, 1940-41, S. 177-193.
10. *Zwei georgische Lektionarfragmente*, dans : *Kyrios*, 6, 1942, S. 1-28.
11. *Sources arméno-géorgiennes de l'histoire ancienne de l'Eglise de Géorgie*, dans : *Le Muséon*, 60, 1947, p. 29-50.
12. *Eine neue georgische Jakobsliturgie*, dans : *Ephemerides liturgicæ*, 62, Rome 1948, S. 49-82.
13. *Liturgiæ Ibericæ antiquiores*, Lovanii 1950, *Scriptores Iberici, series I - Tomus I (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Vol. 122, texte géorgien, vol. 123, version latine)*.
14. *Les récentes découvertes épigraphiques et littéraires en géorgien*, dans : *Le Muséon* 63, 1950, p. 249-260.
15. *Georgia*, dans : *Enciclopedia cattolica VI*, 1951, col. 65-79.
16. *Nino* dans la même, VIII, 1952, col. 1896.

17. *Pietro Ibero, dans la même*, IX, 1952, col. 1437.
18. *Die Missa praesanctificatorum und ihre Feier am Karfreitag, nach georgischen Quellen*, dans : *Archiv fuer Liturgiewissenschaft*, 2, 1952, S. 75-80.
19. *La Madre di Dio nell'antica tradizione georgiana*, dans : *Alma Socia Christi*, Vol. V, 2, Romæ 1952, p. 74-79.
20. *Die heilige Nino, Bekehrerin von Georgien*, dans : *Analecta Ordinis S. Basilii Magni*, Romal 1953, S. 572-581.
21. *Kurzer Ueberblick ueber den Stand der georgischer Literaturforschung*, dans : *Oriens Christianus*, 37, 1953, S. 89-99.
22. *Die Anfaenge der schriftstellerischen Taetigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skleros*, dans : *Oriens Christ.*, 38, 1954, S. 113-124.
23. *Typicon Gregorii Pacuriani, Lovanii 1954. Scriptores Iberici, tomus 3, Tomus 4 (C.S.C.O., vol. 143 texte géorgien, vol. 144, version latine).*
24. *Das Verhlaeltnis von Kirche und Staat im Koenigreich Georgien*, dans : *Oriens Christ.* 39, 1955, S. 79-92.
25. *Orientalia, à propos des travaux de philologie géorgienne de M. Garitte*, dans : *Le Muséon* 68, 1955, S. 369-384.
26. *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur, in Verbindung mit Dr Julius Assfalg, Città del Vaticano, 1955 (Studi e testi 185).*
27. *Le iscrizioni musive del monastero di Bir El-Qutt (Inscriptions géorgiennes du Monastère géorgien de saint Theodore près de Bethlehem*, dans : *P. Virgilio Corbo, Gli scavi di Kh. Siyar El-Ghanam (Campo dei Pastori) e i Monasteri dei dintorni, Gerusalemme 1955, p. 135-139.*

OEUVRES DE CYRILLE (CYRIL) TOUMANOFF

- On the Relationship of the Founder of the Empire of Trebizond and the Georgian Queen Tamar*, *Speculum*, 15 (1940).
- Medieval Georgian Historical Literature (VIIth-XVth Centuries)*, *Traditio*, 1 (1943).
- Caesaropapism in Byzantium and Russia*, *Theological Studies*, 7 (1946).
- The Oldest Manuscript of the Georgian Annals : the Queen Anne Codex (QA), 1479-1495*, *Traditio*, 5 (1947).
- Article-Review of G. Garitte, Documents pour l'étude du livre d'Agathange*, *Traditio* 5 (1947).
- The Fifteenth-Century Bagratids and the Institution of Collegial Sovereignty in Georgia*, *Traditio* (1949-1951).
- Article-Review of E. Stein, Histoire du Bas-Empire, II*, *Traditio*, 7 (1949-1951).
- The Early Bagratids : Remarks in Connexion with Recent Publications*, *Le Muséon*, 62 (1949).
- Iberia on the Eve of Bagratid Rule : An Enquiry into the Political History of Eastern Georgia between the VIIth and the IXth Century*, *Le Muséon*, 65 (1952).
- Christian Caucasia between Byzantium and Iran : New Light from Old Sources*, *Traditio* 10 (1954).
- Moscow the Third Rome : Genesis and Significance of a Politico-Religious Idea*, *The Catholic Historical Review*, 40 (1955).
- La Noblesse géorgienne, sa genèse et sa structure*, *Rivista Araldica*, 54,9 (1956).
- Chronology of the Kings of Abasgia and Other Problems*, *Le Muséon*, 69 (1956).
- Caucasia and Byzantine Studies*, *Traditio*, 12 (1956).

LISTE DES DONATEURS

La liste des donateurs sera publiée dans notre prochain numéro en géorgien.

Nous tenons à remercier particulièrement les princes N. TCHKOTOUA, Chevalier de l'Ordre de Malte et J. ANDRONIKACHYLI pour l'aide financière qu'ils nous ont apportée.